

00

D

06
11
12
le
52
22
04
02
38
33
d.
9
8
8
5
0
8
8
9
0
4
4

FABLES CHOISIES.

MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE,

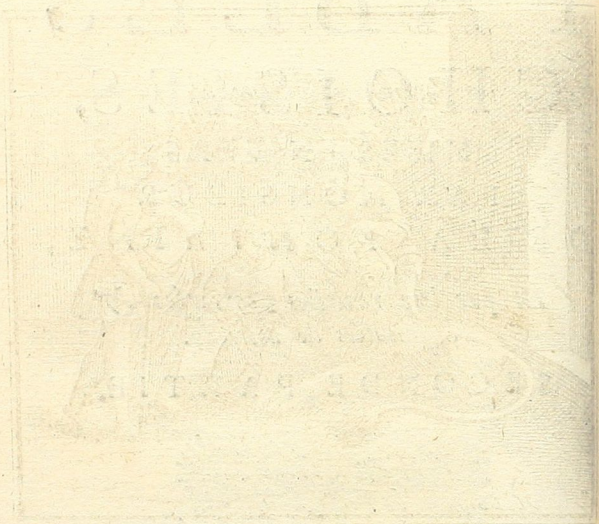
*Et par luy reveües, corrigées &
augmentées de nouveau.*

SECONDE PARTIE.



Suivant la Copie imprimé à Paris, & se vendent
A ANVERS,
Chez la Veuve de BARTHELEMY FOP-
PENS, au Marché aux Oeufs,
aux trois Moines.

M. DC. LXXXIX.





LIVRE QUATRIÈME.
FABLE I.

Le Lion amoureux.

A Mademoiselle de Sevigné.

SEVIGNÉ de qui les attraits
 Servent aux graces de modele,
 Et qui nâquîtes toute belle,
 A vôtre indifférence prés,
 Pourriez-vous être favorable
 Aux yeux innocens d'une Fable !
 Et voir sans vous épouvanter
 Un Lion qu'amour feut dompter ?

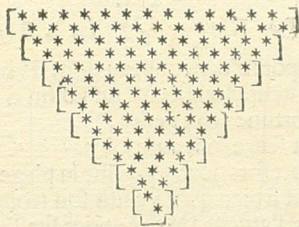
1 2

Amour

Amour est un étrange maître.
 Heureux qui peut ne le connoître
 Que par récit, lui ni ses coups!
 Quand on en parle devant vous,
 Si la verité vous offense,
 La Fable au moins se peut souffrir.
 Celle-ci prend bien l'assurance
 De venir à vos piés s'offrir,
 Par zele & par reconnoissance.

Du tems que les bêtes parloient
 Les Lions entre autres vouloient
 Etre admis dans nôtre alliance.
 Pourquoi non ? puisque leur engeance
 Valoit la nôtre en ce tems-là,
 Ayant courage, intelligence,
 Et belle hure outre cela.
 Voici comment il en alla.
 Un Lion de haut parentage
 En passant par un certain pré,
 Rencontra Bergere à son gré.
 Il la demande en mariage.
 Le pere auroit fort souhaité.
 Quelque gendre un peu moins terrible
 La donner lui sembloit bien dur;
 La refuser n'étoit pas sûr.
 Même un refus eut fait possible,
 Qu'on eut veu quelque beau matin.
 Un mariage clandestin.
 Car outre qu'en toute maniere
 La belle étoit pour les gens fiers;
 Fille se coëffe volontiers
 D'amoureux a longue criniere.
 Le Pere donc ouvertement
 N'osant renvoyer nôtre amant;

Lui dit : Ma fille est delicate ;
 Vos griffes la pourront blesser
 Quand vous voudrez la caresser.
 Permettez donc qu'à chaque pate
 On vous les rogne : & pour les dents,
 Qu'on vous les lime en même-tems.
 Vos baisers en feront moins rudes,
 Et pour vous plus delicieux ;
 Car ma fille y répondra mieux
 Etant sans ces inquietudes.
 Le Lion consent à cela
 Tant son ame étoit aveuglée.
 Sans dents ni griffes le voila
 Comme place démantelée.
 On lâcha sur luy quelques chiens,
 Il fit fort peu de resistance
 Amour, amour, quand tu nous tiens,
 On peut bien dire, Adieu prudence.





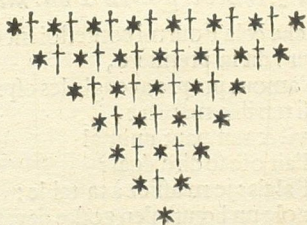
I I.

Le Berger & la Mer.

DU rapport d'un troupeau dont il vivoit sans soins
 Se contenta long-tems un voisin d'Amphitrite.
 Si sa fortune étoit petite,
 Elle étoit seure tout au moins.
 A la fin les trefors déchargez sur la plage
 Le tenterent si bien qu'il vendit son troupeau,
 Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau,
 Cét argent perit par naufrage.
 Son maître fut réduit à garder les Brebis;
 Non plus Berger en chef comme il étoit jadis,
 Quand ses propres Moutons païssoient sur le rivage;
 Celuy

Celuy qui s'étoit veu Coridon ou Tircis
 Fut Pierrot & rien davantage
 Au bout de quelque-tems il fit quelques profits ;
 Racheta des bêtes à laine ;
 Et comme un jour les vents retenant leur haleine
 Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux ;
 Vous voulez de l'argent , ô Mesdames les Eaux ,
 Dit-il , adressez-vous , jé vous prie , à quelque-autre ;
 Ma foi vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
 Je me fers de la verité
 Pour montrer par experience ,
 Qu'un fou quand il est assure
 Vaut mieux que cinq en esperance :
 Qu'il se faut contenter de sa condition ;
 Qu'aux conseils de la Mer & de l'Ambition
 Nous devons fermer les oreilles.
 Pour un qui s'en louiera , dix mille s'en plaindront.
 La Mer promet monts & merveilles ;
 Fiez-vous-y , les vents & les voleurs viendront.





III.

La Mouche & la Fourmi.

LA Mouche & la Fourmi contestoient de leur prix.
 O Jupiter ! dit la première,
 Faut-il que l'amour propre aveugle les esprits
 D'une si terrible manière,
 Qu'un vil & rampant animal
 A la fille de l'air ose se dire égal ?
 Je hante les Palais : je m'affieze à ta table :
 Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi :
 Pendant que celle-ci chetive & misérable,
 Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a traîné chez soi
 Mais ma mignonne, dites-moi,

Vous

Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,
 D'un Empereur, ou d'une belle ?
 Je le fais ; & je baise un beau sein quand je veux :
 Je me jöie entre des cheveux :
 Je rehaussé d'un teint la blancheur naturelle :
 Et la derniere main que met à sa beauté
 Une femme allant en conquéte,
 C'est un ajustement des Moüches emprunté.
 Puis allez-moy rompre la tête
 De vos greniers. Avez-vous dit ?
 Lui repliqua le ménagere.
 Vous hantez les Palais : mais on vous y maudit.
 Et quant à goûter la premiere
 De ce qu'on sert devant les Dieux,
 Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
 Si vous entrez par tout : aussi font les profanes,
 Sur la tête des Rois & sur celle des Anes
 Vous allez vous planter ; je n'en disconviens pas ;
 Et je fais que d'un prompt trépas
 Cette importunité bien souvent est punie.
 Certain ajustement, dites-vous, rend jolie.
 J'en conviens : il est noir ainsi que vous & moi.
 Je veux qu'il ait nom Moüche, est-ce un sujet pourquoi
 Vous fassiez sonner vos merites ?
 Nomme-t'on pas aussi Moüches les parasites ?
 Cessez donc de tenir un langage si vain :
 N'ayez plus ces hautes pensées :
 Les Moüches de Cour sont chassées :
 Les Moüchars sont pendus, & vous mourrez de faim,
 De froid, de langueur, de misere,
 Quand Phœbus regnera sur un autre hemisphere.
 Alors je jöuirai du fruit de mes travaux.
 Je n'irai par monts ni par vaux
 M'exposer au vent, à la pluye,
 Je vivray sans melancolie.

148 FABLES CHOISIES

Le soin que j'aurai pris , de soin m'exemptera.

Je vous enseignerai par là

Ce que c'est qu'une fausse ou veritable gloire.

Adieu : je pers le tems , laissez-moy travailler.

Ni mon grenier ni mon armoire

Ne se remplit à babiller.





IV.

Le Jardinier & son Seigneur.

UN amateur du Jardinage,
 Demi bourgeois demi manant,
 Possédoit en certain village
 Un jardin assez propre, & le clos à tenant.
 Il avoit de plan vif fermé cette étendue,
 Là croissoit à plaisir l'ozeille & la laitüé;
 De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet;
 Peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet
 Cette félicité par un Lievre troublée
 Fit qu'au Seigneur du Bourg nôtre homme se plaignit.
 Ce maudit animal vient prendre sa goulée

Soir

150 FABLES CHOISIES.

Soir & matin, dit-il. & des pièges se rit,
 Les pierres, les bâtons, y perdent leur credit,
 Il est forcier je crois. Sorcier ? je l'en défie,
 Repartit le Seigneur. Fut-il diable, Miraut
 En dépit de ses tours l'attrapera bientôt.
 Je vous ne déferay, bon homme, sur ma vie :
 Et quand ? & dès demain, sans tarder plus long-tems.
 La partie ainsi faite, il vient avec ses gens
 Cà déjeunons, dit-il, vos poulets sont-ils tendres ?
 La fille du logis, qu'on vous voye, approchez.
 Quand la marierons nous ? quand aurons-nous des
 gendres ?
 Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
 Qu'il faut fouïller à l'escarcelle.
 Difant ces mots il fait connoissance avec elle ;
 Aprés de luy la fait asséoir ;
 Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir ;
 Toutes sottises dont la Belle
 Se défend avec grand respect ;
 Tant qu'au pere à la fin cela devient suspect.
 Cependant on fricasse, on se rué en cuisine.
 De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
 Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
 Je les reçois, & de bon cœur.
 Il déjeûne tres-bien, aussi fait sa famille,
 Chiens, chevaux, & valets, tous gens bien endentez :
 Il commande chez l'hôte ; y prend des libertez,
 Boit son vin, caresse sa fille.
 L'embarras des Chasseurs succede au dejeuné.
 Chacun s'anime & se prepare :
 Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
 Que le bon homme est étonné.
 Le pis fuit que l'on mit en piteux équipage
 Le pauvre potager ; adieu planches, quarreaux ;
 Adieu chicorée & poreaux ;

Adieu

Adieu de quoi mettre au potage.

Le Lievre étoit gité deffous un maître chou.

On le quète, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouïée, horrible & large playe

Que l'on fit à la pauvre haye

Par ordre du Seigneur ! car il eut été mal

Qu'on n'eut pû du jardin sortir tout à cheval

Le bon homme disoit : Ce sont la jeux de Prince,

Mais on le laissoit dire : & les chiens, & les gens

Firent plus de degât en une heure de tems,

Que n'en anroient fait en cent ans

Tous les Lievres de la Province.

Petits Princes vuidez vos debats entre vous :

De recourir aux Rois vous feriez de grands fous.

Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,

Ni les faire entrer sur vos terres.





V.

L'Âne & le petit Chien.

NE forçons point nôtre talent ;
 Nous ne ferions rien avec grace.
 Jamais un lourdaut, quoi qu'il fasse,
 Ne fauroit passer pour galant.
 Peu de gens que le Ciel chérit & gratifie
 Ont le don d'agrèer infus avec la vie,
 C'est un point qu'il leur faut laisser ;
 Et ne pas ressembler à l'Âne de la Fable,
 Qui pour se rendre plus aimable
 Et plus cher à son Maître, alla le caresser.
 Comment, disoit-il en son ame,

Ce

Ce Chien parce qu'il est mignon.

Vivra de pair à compagnon

Avec Monsieur, avec Madame,

Et j'aurai des coups de bâton ?

Que fait-il ? il donne la pate,

Puis aussi-tôt il est baïsé,

S'il en faut faire autant afin que l'on me flate,

Cela n'est pas bien mal-aisé.

Dans cette admirable pensée

Voyant son Maître en joye, il s'en vient lourdement,

Leve une corne toute usée ;

La lui porte au menton fort amoureuxment.

Non sans accompagner pour plus grand ornement

De son chant gracieux cette action hardie.

Oh oh ! quelle careffe, & quelle melodie !

Dit le Maître aussi-tôt, Hola, Martin bâton.

Martin bâton accourt ; l'Ane change de ton.

Ainsi finit la Comedie.





VI.

Le Combat des Rats & des Belettes.

LA nation des Belettes,
 Non plus que celle des Chats,
 Ne veut aucun bien aux Rats :
 Et sans les portes étroites
 De leurs habitations.
 L'animal à longue échine
 En feroit, je m'imagine,
 De grandes destructions.
 Or une certaine année
 Qu'il en étoit à foison,
 Leur Roy nommé Ratapon

Mit

Mit en campagne une armée.
 Les Belettes de leur part
 Déployerent l'étendard.
 Si l'on croit la Renommée,
 La Victoire balança.
 Plus d'un Gueret s'engraiffa
 Du sang de plus d'une bande.
 Mais la perte la plus grande
 Tomba presque en tous endroits
 Sur le peuple Souriquois.
 Sa deroute fut entiere :
 Quoi que put faire Artarpax,
 Plicarpax, Meridarpax,
 Qui tout couverts de pouffiere
 Soutinrent assez long-tems
 Les efforts des combattans.
 Leur resistance fut vaine :
 Il falut ceder au fort :
 Chacun s'enfuit au plus fort,
 Tant Soldat, que Capitaine
 Les Princes perirent tous.
 La racaille dans des trous
 Trouvant sa retraite prête,
 Se sauva sans grand travail.
 Mais les Seigneurs sur leur tête
 Ayant chacun un plumail,
 Des cornes, ou des aigrettes ;
 Soit comme marques d'honneur ;
 Soit afin que les Belettes
 En conceussent plus de peur :
 Cela causa leur mal-heur.
 Trou, ni fente, ni crevasse
 Ne fut large assez pour eux :
 Au lieu que la populace
 Entroit dans les moindres creux.

Tom. II.

K

La

Mit

156 FABLES CHOISIES.

La principale jonchée.
Fut donc des principaux Rats.
Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire ,





VII.

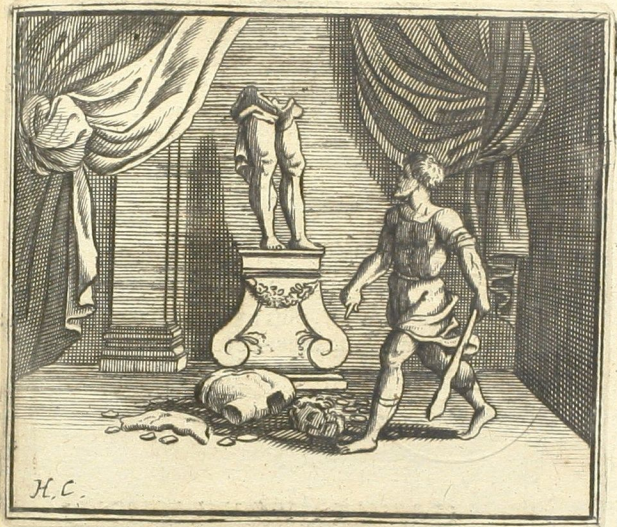
Le Singe & le Dauphin.

C'Etoit chez les Grecs un usage,
 Que sur la Mer tous voyageurs
 Menaient avec eux en voyage
 Singes & Chiens de bateleurs.
 Un navire en cét équipage
 Non loin d'Athenes fit naufrage.
 Sans les Daufins tout eut peri.
 Cét animal est fort ami
 De nôtre espece ; En son Histoire
 Pline le dit il le faut croire.
 Il fauva donc tout ce qu'il pût.

K 2

Mé-

Même un Singe en cette occurrence,
 Profitant de la ressemblance,
 Lui pensa devoir son salut.
 Un Daufin le prit pour un homme,
 Et sur son dos le fit asséoir,
 Si gravement qu'on eut crû voir
 Ce chanteur que tant on renomme.
 Le Daufin l'alloit mettre à bord;
 Quand par hazard il lui demande;
 Etes-vous d'Athenes la grande?
 Oüy, dit l'autre, on m'y connoit fort,
 S'il vous y survient quelque affaire
 Employez-moi; car mes parens
 Y Tiennent tous les premiers rangs;
 Un mien cousin est Juge-Maire.
 Le Daufin dit bien-grammerci.
 Et le Pirée a part aussi
 A l'honneur de vôtre presence?
 Vous le voyez souvent? Je pense.
 Tous les jours; il est mon ami,
 C'est une veille connoissance.
 Nôtre Magot prit pour ce coup
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.
 De telles gens il est beaucoup,
 Qui prendroient Vaugirard pour Rome;
 Et qui, caquetaus au plus drû,
 Parlent de tout & n'ont rien vû.
 Le Daufin rit, tourne la tête,
 Et le Magot considéré
 Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
 Du fond des eaux rien qu'une bête.
 Il l'y replonge, & va trouver
 Quelque homme afin de le sauver.



VIII.

L'Homme & l'Idole de bois.

Certain Payen chez luy gardoit un Dieu de bois ;
De ces Dieux qui sont sourds bien qu'ayans des
oreilles.

Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.

Il luy coûtoit autant que trois.

Ce n'étoient que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de bœuf couronnez de guirlandes.

Jamais Idole, quel qu'il fut,

N'avoit eu cuisine si grasse ;

Sans que pour tout ce culte à son hôte il écheût

Succession, trefor, gain au jeu, nulle grace ,

K 3

Bien

160 FABLES CHOISIES

Bien plus ; si pour un fou d'orage en quelque endroit

S'amassoit d'une ou d'autre forte ,

L'Homme en avoit sa part , & sa bourse en souffroit.

La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.

A la fin se fâchant de n'en obtenir rien ,

Il vous prend un levier , met en pieces l'Idole ,

Le trouve rempli d'or. Quand je t'ay fait du bien ,

M'as tu valu , dit-il , seulement une obole ?

Va , fors de mon logis : cherche d'autres autels.

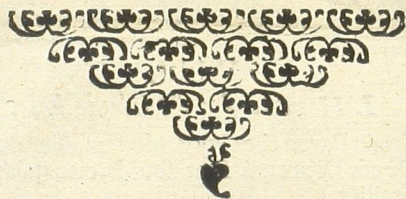
Tu ressembles aux naturels

Mal-heureux , grossiers , & stupides :

On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.

Plus je te remplissois , plus mes mains étoient vuides

J'ay bien fait de changer de ton.





IX.

Le Geay paré des plumes du Pan.

UN Pan muoit ; un Geay prit son plumage ;
 Puis après se l'accommoda ;
 Puis parmi d'autres Pans tout fier se panada ,
 Croyant être un beau personnage.
 Quelqu'un le reconnût ; il se vit bafoué ,
 Berné , sifflé , moqué , joié.
 Et par Messieurs les Pans plumé d'étrange sorte :
 Même vers ses pareils s'étant réfugié
 Il fut par eux mis à la porte.
 Il est assez de Geais à deux piés comme luy.
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autruy ,

K 4

Et

162 FABLES CHOISIES.

Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais ; & ne veux leur causer nul ennui ;
Ce ne font pas là mes affaires.





X.

Le Chameau, & les Bâtons flotans.

LE premier qui vit un Chameau
 S'enfuit à cét objet nouveau ;
 Le second approcha ; le troisiéme osa faire
 Un licou pour le Dromaire.
 L'accoûtumance ainsi nous rend tout familier.
 Ce qui nous paroissoit terrible & singulier ,
 S'apprivoise avec nôtre veüë ,
 Quand ce vient à la continuë.
 Et puisque nous voici tombez sur ce sujet.
 On avoit mis des gens au guet ,
 Qui voyant sur les eaux de loin certain objet ,

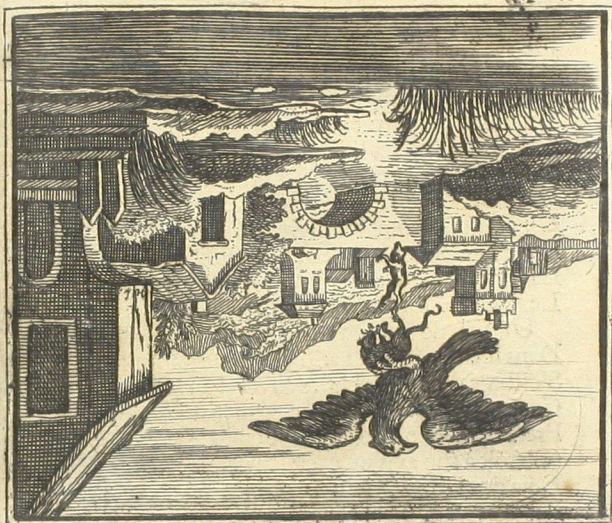
K 5

Ne

164 FABLES CHOISIES.

Ne purent s'empêcher de dire,
Que c'étoit un puissant navire
Quelques momens après l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis balot ;
Enfin bâtons flotans sur l'onde.
J'en fais beaucoup de par le monde.
A qui ceci conviendrait bien :
De loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien





XI.

La Grenouille & le Rat.

TEl, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soy-même.

J'ay regret que ce mot soit trop vieux aujourd'huy :

Il m'a toujours semblé d'une energie extrême.

Mais afin d'en venir au dessein que j'ay pris.

Un Rat plein d'en bon point, gras, & des mieux nour-
ris,

Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,

Sur le bord d'un marez égayoit ses esprits.

Une Grenouille approche, & luy dit en sa langue ;

Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.

Messi-

166 FABLES CHOISIES.

Messire Ratpromit soudain :

Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
 Elle allegua pourtant les delices du bain,
 La curiosité, le plaisir du voyage,
 Cent raretez à voir le long du marécage:
 Un jour il conteroit à ses petits enfans
 Les beautez de ces lieux, les mœurs des habitans,
 Et le gouvernement de la chose publique
 Aquatique.

Un point fans plus tenoit le galant empêché.
 Il nâgeoit quelque peu; mais il faloit de l'aide.
 La Grenouille à cela trouve un tres-bon remede.
 Le Rat fut à son pié par la pate attaché.

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marez entrez, nôtre bonne commere
 S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
 Contre le droit des gens, contre la foi jurée,
 Pretend qu'elle en fera gorge chaude & curée;
 (C'étoit à son avis un excellent morceau.)
 Déjà dans son esprit la galande le croque.
 Il atteste les Dieux; la perfide s'en moque.
 Il resiste; elle tire. En ce combat nouveau.
 Un Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
 Voit d'enhaut le pauvret se debattant sur l'onde.
 Il fond dessus, l'enleve, & par même moyen.

La Grenouille & le lien.

Tout en fut, tant & si bien
 Que de cette double proye
 L'Oiseau se donne au cœur joye;
 Ayant de cette façon
 A souper chair & poisson.

La ruse la mieux ourdie
 Peut nuire à son inventeur:
 Et souvent la perfidie
 Retourne sur son auteur.



XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNE Fable avoit cours parmi l'antiquité :
 Et la raison ne m'est en pas connuë.
 Que le lecteur en tire une moralité.
 Voici la Fable toute nuë.

La Renommé ayant dit en cent lieux,
 Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
 Ne voulant rien laisser de libre sous les Cieux,
 Commandoit que sans plus attendre,
 Tout peuple à ses piés s'allât rendre :
 Quadrupedes, Humains, Elephans, Vermisseaux,
 Les Républiques des oiseaux :

La

168 FABLES CHOISIES.

La Deesse aux cent bouches, dis-je,
 Ayant mis par tout la terreur
 En publiant l'Édit du nouvel Empereur ;
 Les Animaux, & toute espece lige
 De son seul appetit, creurent que cette fois
 Il faloit subir d'autres loix.
 On s'assemble au desert; Tous quittent leur taniere.
 Après divers avis, on resout, on conclut,
 D'envoyer hommage & tribut.
 Pour l'hommage & pour la maniere.
 Le Singe en fut chargé: l'on lui mit par écrit
 Ce que l'on vouloit qui fût dit.
 Le seul tribut les tint en peine.
 Car que donner; il faloit de l'argent.
 On en prit d'un Prince obligéant,
 Qui possédant dans son domaine
 Des mines d'or fournit ce qu'on voulut.
 Comme il fut question de porter ce tribut,
 Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
 Assistez du Cheval ainsi que du Chameau.
 Tous quatre en chemin ils se mirent
 Avec le Singe Ambassadeur nouveau.
 La Caravane enfin rencontre en un passage
 Monseigneur le Lion. Cela ne leur plût point.
 Nous nous rencontrons tout à point,
 Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
 J'allois offrir mon fait à part ;
 Mais bien qu'il soit leger, tout fardeau m'embarasse.
 Obligez-moi de me faire la grace
 Que d'en porter chacun un quart.
 Ce ne vous fera pas une charge trop grande ;
 Et j'en serai plus libre, & bien plus en état,
 En cas que les voleurs attaquent nôtre bande,
 Et que l'on en vienne au combat.
 Econduire un Lion rarement se pratique.

Le

Le voila donc admis , soulagé , bien reçu ,
 Et mal-gré le Heros de Jupiter issu ,
 Faisant chere & vivant sur la bourse publique.
 Ils arriverent dans un pré
 Tout bordé de ruisseaux , de fleurs tout diapré ;
 Où maint mouton cherchoit sa vie ;
 Séjour du frais , veritable patrie
 Des Zephirs. Le Lion n'y fut pas , qu'à ces gens
 Il se plaignit d'être malade.
 Continuez vôte Ambassade ,
 Dit-il , je sens un feu qui me brûle au dedans ,
 Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
 Pour vous ne perdez point de tems.
 Rendez-moy mon argent , j'en puis avoir affaire.
 On déballe ; & d'abord le Lion s'écria
 D'un ton qui témoignoit sa joye :
 Que de filles , ô Dieux , mes pieces de monnoye
 Ont produites ! voyez ; La plupart sont déjà
 Aussi grandes que leurs Meres.
 Le croit m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;
 Ou bien s'il ne prit tout il n'en demeura gueres.
 Le Singe & les sommiers confus
 Sans oser repliquer en chemin se remirent.
 Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plainquirent ,
 Et n'en eurent point de raison.
 Qu'eut-il fait ? c'eut été Lion contre Lion ;
 Et le Proverbe dit : Corsaires à Corsaires
 L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.



XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

DE tous tems les Chevaux ne font nez pour les hommes.

Lors que le genre humain de glan se contentoit,
Ane, Cheval, & Mule aux forêts habitoit ;
Et l'on ne voyoit point , comme au Siecle où nous
sommes ,

Tant de selles & tant de bafts ,
Tant de harnois pour les combats ,
Tant de chaîses , tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins & tant de nôces.

Or

Or un Cheval eut alors différent.

Avec un Cerf plein de vitesse,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, luy fauta sur le dos,

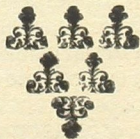
Ne luy donna point de repos
Que le Cerf ne fut pris, & n'y laissast la vie.
Et cela fait le Cheval remercie

L'Homme son bien-faiteur, disant, Je suis à vous.
Adieu. Je m'en retourne en mon séjour sauvage
Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est vôtre usage.

Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litiere.
Helas ? que sert la bonne chere
Quand on n'a pas la liberté ?

Le Cheval s'apperceut qu'il avoit fait folie ;
Mais il n'étoit plus tems : déjà son écurie
Etoit prête & toute bâtie.

Il y mourut en trainant son lien ;
Sage s'il eut remis une legere offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.



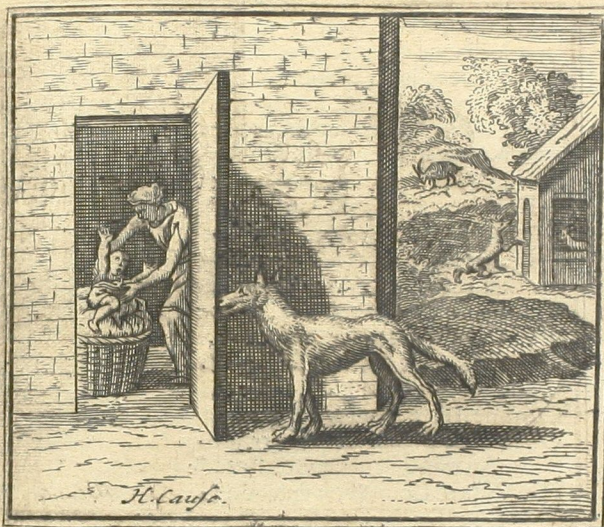


XIV.

Le Renard & le Buste.

LEs Grands pour la plupart font masques de theatre
 Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
 L'Ane n'en fait juger que par ce qu'il en voit.
 Le Renard au contraire à fonds les examine,
 Les tourne de tout sens ; & quand il s'aperçoit
 Que leur fait n'est que bonne mine,
 Il leur applique un mot qu'un Buste de Heros
 Lui fit dire fort à propos.
 C'étoit un Buste creux, & plus grand que nature.
 Le Renard en loüant l'effort de la sculpture,
Belle tête, dit-il, *mais de cervelle point.*
 Combien de grands Seigneurs font Bustes en ce point?

XV.



XV.

Le Loup, la Chevre & le Chevreau.

XVI.

Le Loup, la Mere, & l'Enfant.

LA Bique allant remplir sa traînante mammelle,
 Et paître l'herbe nouvelle,
 Ferma sa porte au loquet;
 Non sans dire à son Biquet,
 Gardez-vous sur vôtre vie
 D'ouvrir que l'on ne vous die,
 Pour enseigne & mot du guet,

L 2

Foin

Foin du Loup & de sa race.
 Comme elle disoit ces mots,
 Le Loup de fortune passe.
 Il les recueille à propos.
 Et les garde en sa memoire.
 La Bique, comme on peut croire,
 N'avoit pas veu le glouton.
 Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton :
 Et d'une voix papelarde
 Il demande qu'on ouvre, en disant foin du Loup,
 Et croyant entrer tout d'un coup.
 Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.
 Montrez-moi pate blanche, ou je n'ouvrirai point,
 S'écria-t-il d'abord (pate blanche, est un point
 Chez les Loups comme on fait rarement en usage.)
 Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage,
 Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
 Où seroit le Biquet s'il eut ajouté foi
 Au mot du guet que de fortune
 Nôtre Loup avoit entendu ?
 Deux seuretez valent mieux qu'une :
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

CE Loup me remet en memoire
 Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
 Il y perit ; voici l'Histoire.
 Un villageois avoit à l'écart son logis.
 Messer Loup attendoit chape-chute à la porte.
 Il avoit veu fortir gibier de toute sorte ;
 Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
 Regimens de Dindons, enfin bonne Provende.
 Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
 Il entend un enfant crier.
 La mere aussi-tot le gourmande,
 Le menace s'il ne se tait

De

De le donner au Loup. L'Animal se tient prêt ;
Remerciant les Dieux d'une telle aventure.
Quand la mere appaisant sa chere geniture,
Lui dit : Ne criez point ; s'il vient , nous le tuérons.
Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un , puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on traite.
Les gens faits comme moi ? Me prend-on pour un sot ?

Que quelque jour ce beau marmot

Vienne au bois cueillir la noisette.

Comme il disoit ces mots, on sort de la maison.

Un chien de cour l'arrête. Epieux & fourches fieres

L'ajustent de toutes manieres.

Que veniez-vous chercher en ce lieu ? luy dit-on.

Aussi-tot il conta l'affaire.

Merci de moi , luy dit la Mere ,

Tu mangeras mon fils ? L'ay-je fait à dessein

Qu'il assouvist un jour ta faim ?

On assomma la pauvre bête.

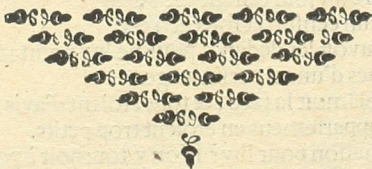
Un manant lui coupa le pied droit & la tête.

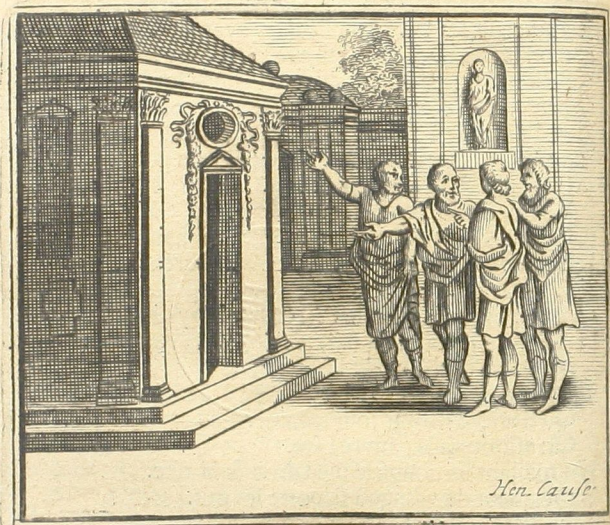
Le Seigneur du village à sa porte les mit.

Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit :

Biaux chires leups n'écoutez mie.

Mere tenchent chen sieux qui crie.





XVII.

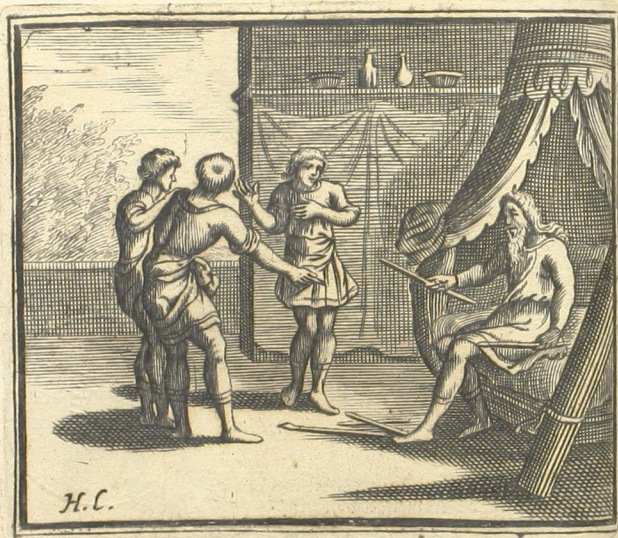
Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,
 Chacun censuroit son ouvrage.
 L'un trouvoit les dedans, pour ne luy point mentir,
 Indignes d'un tel personnage.
 L'autre blâmoit la face, & tous étoient d'avis,
 Que les appartemens en étoient trop petits,
 Quelle maison pour luy? L'on y tournoit à peine.
 Pleut au Ciel que de vrais amis
 Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!
 Le bon Socrate avoit raison
 De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.

Cha-

Chacun se dit amy ; mais fol qui s'y repose,
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.





H.C.

XVIII.

Le Vieillard & ses enfans.

Toute puissance est foible à moins que d'être unie.

Ecoutez-là-dessus l'Esclave de Phrigie,
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, & non point par envie;

Je suis trop au dessous de cette ambition.
Phedre encherit souvent par un motif de gloire;
Pour moi, de tels pensers me seroient malféans.
Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'Histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un

UN Vieillard prêt d'aller où la mort l'appelloit.
 Mes chers enfans, dit-il, (à ses fils il parloit)
 Voyez si vous rompez ces dards liez ensemble ;
 Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
 L'Ainé les ayant pris, & fait tous ses efforts,
 Les rendit en disant : Je les donne aux plus forts.
 Un second lui succède, & se met en posture,
 Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
 Tous perdirent leurs tems, le faisceau résista ?
 De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
 Foibles gens ! dit le Pere, il faut que je vous montre
 Ce que ma force peut en semblable rencontre.
 On crût qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort.
 Il separe les dards, & les rompt sans effort.
 Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
 Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
 Enfin se sentant prêt de terminer ses jours,
 Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos Peres.
 Adieu, promettez-moi de vivre comme freres ?
 Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
 Il prend à tous les mains ; il meurt ; & les trois freres
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.

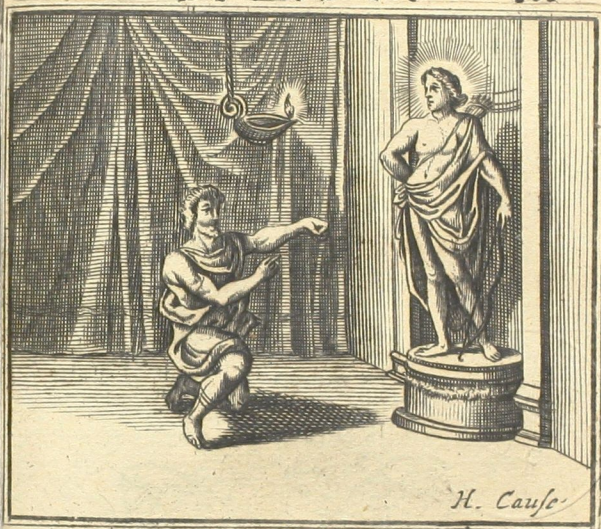
Un creancier saisit, un voisin fait procès.
 D'abord nôtre Trio s'en tire avec succès.
 Leur amitié fut courte, autant qu'elle étoit rare.
 Le sang les avoit joints, l'interêt les separe.
 L'ambition, l'envie, avec les consultants
 Dans la succession entrent en même-tems.
 On en vient au partage, on conteste, on chicane.
 Le Juge sur cent poinçts tour à tour les condamne.
 Creanciers & voisins reviennent aussi-tôt ;

180 FABLES CHOISIES.

Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les freres des-unis sont tous d'avis contraire:
L'un veut s'accorder, l'autre n'en veut rien faire,
Tous perdirent leur bien, & voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis & pris à part.



V
Rie
To
M
Un
Et
P
A
P
Ce



XIX.

L'Oracle & l'Impie.

Vouloir tromper le Ciel c'est folie à la Terre.
 Le Dedale des cœurs en ses détours n'en serre
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux;
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire.
 Un Payen qui sentoit quelque peu le fagot,
 Et qui croyoit en Dieu, pour user de se mot,
 Par benefice d'inventaire,
 Alla consulter Apollon.
 Dès qu'il fut en son sanctuaire,
 Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?

182 FABLES CHOISIES.

Il tenoit un moineau , dit-on ,
Prêt d'étouffer la pauvre bête ,
Ou de la lâcher aussi-tot.
Pour mettre Apollon en defaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif , lui dit-il , montre-nous ton moineau ,
Et ne me tends plus de panneau ;
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loïn , j'atteins de même.





XX.

L'Avare qui a perdu son tresor.

L'Usage seulement fait la possession.
 Je demande à ces gens, de qui la passion
 Est d'entasser toûjours, mettre somme sur somme,
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
 Diogene là-bas est aussi riche qu'eux;
 Et l'Avare ici haut, comme lui vit en gueux.
 L'homme au tresor caché qu'Esope nous propose,
 Servira d'exemple à la chose.
 Ce mal-heureux attendoit
 Pour jouïr de son bien une seconde vie;
 Ne possédoit pas l'or; mais l'or le possédoit.

184 FABLES CHOISIES.

Il avoit dans la terre une somme enfouïe
 Son cœur avec ; n'ayant autre deduit ,
 Que d'y ruminer jour & nuit ,
 Et de rendre sa chevance à lui-même sacrée.
 Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il but ou qu'il mangeât ,
 On l'eut pris de bien court à moins qu'il ne songeât
 A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
 Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit ;
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
 Nôtre Avare un beau jour ne trouva que le nit
 Voila mon homme aux pleurs ; il gemit, il soupire ;
 Il se tourmente, il se déchire.
 Un passant luy demande à quel sujet ses cris.
 C'est mon tresor que l'on m'a pris.
 Vôtre tresor ? où pris ? Tout joignant cette pierre.
 Eh sommes-nous en tems de guerre
 Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
 De le laisser chez vous en vôtre cabinet ,
 Que de le changer de demeure ?
 Vous auriez pû sans peine y puiser à toute heure.
 A tout heure ? bons Dieux ! Ne tient-il qu'à cela ?
 L'argent vient-il comme il s'en va ?
 Je n'y touchois jamais. Dites-moy donc de grace,
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant.
 Puisque vous ne touchiez jamais à cét argent
 Mettez une pierre à la place,
 Elle vous vaudra tout autant.



XXI.

L'œil du Maître.

UN Cerf s'étant fauvé dans un étable à Bœufs
 Fut d'abord averti par eux ,
 Qu'il cherchât un meilleur azile.
 Mes freres , leur dit-il , ne me decelez pas :
 Je vous enseigneray les pâtis les plus gras ;
 Ce service vous peut quelque jour être utile ;
 Et vous n'en aurez point regret.
 Les Bœufs à toutes fins promirent le secret.
 Il se cache en un coin , respire , & prend courage.
 Sur le soir on apporte herbe fraîche & fourrage.
 Comme l'on faisoit tous les jours.

L'on

186 FABLES CHOISIES.

L'on va, l'on vient, les valets font cent tours;
 L'Intendant même, & pas un d'aventure
 N'apperceut ni corps ni ramure,
 Ni Cerf enfin. L'habitant des forefts
 Rend déjà grace aux Bœufs, attend dans cette étable
 Que chacun retournant au travail de Cerés,
 Il trouve pour sortir un moment favorable.
 L'un des Bœufs ruminant luy dit, Cela va bien:
 Mais quoy l'homme aux cent yeux n'a pas fait s'arc
 veü.

Je crains fort pour toi sa venuë.
 Jusque-là pauvre Cerf ne te vante de rien.
 Là-dessus le Maître entre, & vient faire sa ronde.
 Qu'est-cecy? dit-il à son monde.
 Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
 Cette litiere est vicille; allez vite aux greniers.
 Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
 Que coûte-t'il d'ôter toutes ces araignées?
 Ne sçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers;
 En regardant à tout il voit une autre tête
 Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
 Le Cerf est reconnu; chacun prend un épieu;
 Chacun donne un coup à la bête.
 Ses larmes ne sçauroient la sauver du trepas.
 On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
 Dont maint voisin s'éjouït d'être.
 Phedre sur ce sujet dit fort élegamment,
 Il n'est pour voir que l'œil du Maître.
 Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.



XXII.

*L'Aloïette & ses petits, avec le Maître
d'un Champ.*

NE t'attens qu'à toi seul, c'est un cômun Proverbe
Voici comme Esope le mit
En credit.

Les Aloïettes font leur nit
Dans les bleds quand ils sont en herbe :
C'est à dire environ le tems
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde ;
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les Forêts, Aloïettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières

Tom. II.

M

Avoit

188 FABLES CHOISIES.

Avoit laissé passer la moitié d'un Printems
 Sans gouter le plaisir des amours printanieres.
 A toute force enfin elle se resolut
 D'imiter la nature, & d'être mere encore.
 Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,
 A la hâte; le tout alla du mieux qu'il pût.
 Les bleds d'alentour murs, avant que la nichée
 Se trouvât assez forte encor
 Pour voler & prendre l'essor,
 De mille soins divers l'Aloüette agitée
 S'en va chercher pâture; avertit ses enfans
 D'être toujours au guet & faire sentinelle.
 Si le possesseur de ces champs
 Vient avecque son fils (comme il viendra) dit-elle,
 Ecoutez bien; selon ce qu'il dira,
 Chacun de nous décampera.
 Si-tôt que l'Aloüette eut quitté sa famille,
 Le possesseur du champ vient avec que son fils.
 Ces bleds sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
 Les prier que chacun apportant sa faucille;
 Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
 Nôtre Aloüette de retour
 Trouve en alarme sa couvée.
 L'un commence. Il a dit que l'Aurore levée,
 L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
 S'il n'a dit que cela, repartit l'Aloüette,
 Rien ne nous presse encor de changer de retraite,
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
 Cependant soyez gais, voilà de quoi manger.
 Eux repus, tout s'endort; les petits & la mere.
 L'aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
 L'Aloüette à l'effort, le Maître s'en vient faire
 Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
 Ces bleds ne devoient pas, dit-il, être debout.
 Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose

Sur

Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Mon fils allez chez nos parens

Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

Il a dit ses parens , mere , c'est à cette heure.

Non mes enfans , dormez en paix ;

Ne bougeons de nôtre demeure.

L'Aloüette eut raison , car personne ne vint

Pour la troisiéme fois le Maître se souvint

De visiter ses bleds. Nôtre erreur est extrême ,

Dit-il , de nous attendre à d'autres gens que nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

Retenez bien cela , mon fils , & sçavez-vous

Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec nôtre famille

Nous prenions dès demain chacun une faucille ;

C'est là nôtre plus court ; & nous acheverons

Nôtre moisson quand nous pourrons.

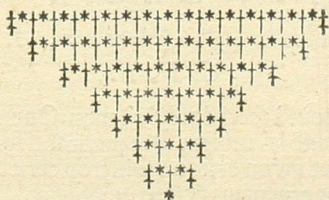
Déloris que le dessein fut sceu de l'Aloüette ,

C'est ce coup qu'il est bon de partir , mes enfans.

Et les petits en même tems

Voletans , se culebutans ,

Délogèrent tous sans trompette.





LIVRE CINQUIÈME.

FABLE I.

*Le Bucheron et Mercure, A. M. L.
C. D. B.*

VOtre gout à servi de regle à mon Ouvrage.
 J'ay tenté les moiens d'acquerir son suffrage.
 Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
 Et des vains ornemens l'effort ambitieux.
 Je le veux comme vous ; cét effort ne peut plaire.
 Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
 Non qu'il faille bannir certains traits delicats :

Vous

Vous les aimez ces traits , & je ne les hais pas.
 Quant au principal but qu'Esopo se propose ,
 J'y tombe au moins mal que je puis.
 Enfin , si dans ces Vers je ne plais & n'instruis ,
 Il ne tient pas à moy , c'est toujours quelque chose.

Comme la force est un poinct
 Dont je ne me pique point ,
 Je tâche d'y tourner le vice en ridicule ,
 Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
 C'est là tout mon talent ; je ne sçay s'il suffit.

Tantôt je peins en un recit
 La sotté vanité jointe avecque l'envie ,
 Deux pivots sur qui roule aujourd'huy nôtre vie.

Tel est ce chetif animal
 Qui voulut en grosseur au Bœuf se rendre égal.

J'oppose quelquefois par une double image
 Le vice à la vertu , la sottise au bon sens ;

Les Agneaux aux Loups ravissans ,
 La Mouche à la Fourmy ; faisant de cét ouvrage
 Une ample Comedie à cent actes divers ,

Et dont la scene est l'Univers.
 Hommes , Dieux , Animaux , tout y fait quelque rôle ;
 Jupiter comme un autre : introduisons celui
 Qui porte de sa part aux belles la parole :
 Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'huy.

UN Bâcheron perdit son gagne-pain ;
 C'est sa cognée ; & la cherchant en vain ,
 Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
 Il n'avoit pas des outils à revendre.
 Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
 Ne sçachant donc où mettre son espoir ,
 Sa face étoit de pleurs toute baignée !
 O ma cognée , ô ma pauvre cognée !
 S'écrioit-il : Jupiter rend la moy :

M 3

Je

Je tiendray l'être encor un coup de toy.
 Sa plainte fut de l'Olimpe entenduë.
 Mercure vient. Elle n'est pas perduë,
 Lui dit ce Dieu, la connoïtras-tu bien?
 Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
 Lors une d'or à l'homme étant montrée,
 Il répondit. Je n'y demande rien.
 Une d'argent succede à la première;
 Il la refuse. Enfin une de bois.
 Voilà, dit-il, la mienne cette fois;
 Je suis content, si j'ay cette dernière.
 Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois.
 Ta bonne foy sera recompensée.
 En ce cas là je les prendray, dit-il.
 L'Histoire en est aussi-tôt dispersée.
 Et boquillons de perdre leur outil,
 Et de crier pour se le faire rendre.
 Le Roi des Dieux ne sçait auquel entendre.
 Son fils Mercure aux criards vient encor,
 A chacun d'eux il en montre une d'or.
 Chacun eût crû passer pour une bête
 De ne pas dire aussi-tôt, La voilà.
 Mercure au lieu de donner celle-là,
 Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
 C'est le plus seur: cependant on s'occupe
 A dire faux pour attraper du bien:
 Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.



II.

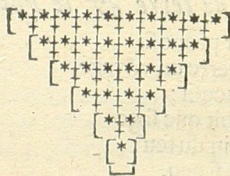
Le Pot de terre & le Pot de fer.

LE Pot de fer proposa
 Au Pot de terre un voyage.
 Celui-cy s'en excusa ;
 Disant qu'il feroit que sage
 De garder le coin du feu :
 Car il luy faloit si peu.
 Si peu , que la moindre chose
 De son débris feroit cause.
 Il n'en reviendroit morceau ,
 Pour vous , dit-il , dont la peau
 Est plus dure que la mienne ,

M 4

Je

Je ne vois rien qui vous tienne.
 Nous vous mettrons à couvert,
 Repartit le Pot de fer.
 Si quelque matière dure.
 Vous menace d'aventure,
 Entre deux je passerai,
 Et du coup vous sauverai.
 Cette offre le persuade.
 Pot de fer son camarade
 Se met droit à ses côtez.
 Mes gens s'en vont à trois pieds
 Clopin clopant comme ils peuvent,
 L'un contre l'autre jettez,
 Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
 Le Pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas
 Que par son compagnon il fut mis en éclats,
 Sans qu'il eut lieu de se plaindre.
 Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
 Ou bien il nous faudra craindre
 Le destin d'un de ces pots,





III.

Le petit Poisson & le Pêcheur.

Petit poisson deviendra grand,
 Pourveu que Dieu lui prête vie.
 Mais le lâcher en attendant,
 Je tiens pour moy que c'est folie ;
 Car de le rattraper, il n'est pas trop certain.
 Un Carpeau qui n'étoit encore que fretin,
 Fut pris par un Pêcheur au bord d'une riviere.
 Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin
 Voila commencement de chere & de festin,
 Mettons-le en nôtre gibeciere.
 Le pauvre Carpillon luy dit en sa maniere ;

M 5

Que

196 FABLES CHOISIES.

Que ferez-vous de moy : je ne sçauois fournir.

Au plus qu'une demy bouchée,

Laissez-moy Carpe devenir :

Je seray par vous repeschée.

Quelque gros partisan m'achetara bien cher.

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Peut-être encor cent de ma taille

Pour faire un plat. Quel plat ? croyez-moy ; rien qui
vaille.

Rien qui vaille ? & bien soit , repartit le Pescheur ;

Poisson mon bel amy , qui faites le prescheur ,

Vous irez dans la poëlle ; & vous avez beau dire ,

Dés ce soir on vous fera frire.

Un tien vaut , ce dit-on , mieux que deux tu l'auras :

L'un est seur , l'autre ne l'est pas.





IV.

Les Oreilles du Lievre.

UN animal cornu blessa de quelques coups
 Le Lion, qui plein de courroux,
 Pour ne plus tomber en la peine,
 Bannit des lieux de son domaine
 Toute bête portant des cornes à son front.
 Chevres, Beliers, Taureaux aussi-tot délogerent,
 Daims, & Cerfs de climat changerent;
 Chacun à s'en aller fut prompt.
 Un Lievre appercevant l'ombre de ses oreilles,
 Craignit que quelque inquisiteur
 N'allast interpréter à cornes leur longueur :

Ne

198 FABLES CHOISIES.

Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
Adieu voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici;
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi:
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche,
Je craindrois même encor. Le Grillon repartit.
Cornes cela? vous me prenez pour cruche;
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, & cornes de Licornes.
J'auray beau protester; mon dire & mes raisons
Iront aux petites Maisons.





V.

Le Renard ayant la queue coupée.

UN vieux Renard, mais des plus fins
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de
Lapins,

S'entant son Renard d'une lieue,
Fut enfin au piege attrapé.

Par grand hazard en étant échapé :

Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue :
S'étant, dis-je, sauvé sans queue & tout honteux ;

Pour avoir des pareils ; (comme il étoit habile)

Un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux,
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,

Et

200 FABLES CHOISIES.

Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queuë, il faut qu'on se la coupe
Si l'on me croit chacun s'y refoudra.
Vôtre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne pût être entendu.
Pretendre ôter la queuë eût été tems perdu ;
La mode en fût continuée.





VI.

La Vieille & les deux Servantes.

IL étoit une Vieille ayant deux Chambricres.
 Elles filoient si bien, que les sœurs filandieres
 Ne faisoient que broüiller aux prix de celles-ci
 La Vieille n'avoit point de plus pressant fouci
 Que de distribuer aux Servantes leur tasche :
 Dès que Thetis chassoit Phœbus aux crins dorez,
 Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirez,
 Deçà, delà, vous en aurez ;
 Point de cesse, point de relâche.
 Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit ;
 Un miserable Coq à poinct nommé chantoit.

Aussi-

202 FABLES CHOISIES.

Aussi-tot nôtre Vieille encor plus miserable
 S'affubloit d'un jupon crasseux & detestable ;
 Allumoit une lampe & couroit droit au lit
 Où de tout leur pouvoir , de tout leur appetit ,
 Dormoient les deux pauvres Servantes.
 L'une entr'ouvroit un œil ; l'autre étendoit un bras ,
 Et toutes deux tres-malcontentes
 Disoient entre leurs dents , Maudit Coq tu mourras ,
 Comme elles l'avoient dit , la bête fut gripée.
 Le Réveille-matin eut la gorge coupée.
 Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.
 Nôtre Couple au contraire à peine étoit couché ,
 Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure
 Couroit comme un Lutin par toute sa demeure.
 C'est ainsi que le plus souvent.
 Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire ,
 On s'enfonce encore plus avant :
 Témoin ce Couple & son falaire.
 La Vieille au lieu du Coq les fit tomber par là
 De Caribde en Sylla.





VII.

Le Satyre & le passant.

AU Fond d'un autre sauvage,
 Un Satyre & ses enfans,
 Alloient manger leur potage
 Et prendre l'écuëlle aux dents.

On les eut vûs sur la mousse
 Lui, sa femme, & maint petit;
 Ils n'avoient tapis ni houffe,
 Mais tous fort bon appetit.

Pour se sauver de la pluye
 Tom. II. **N**

En-

204 FABLES CHOISIES.

Entre un Passant morfondu.
Au broüet on le convie,
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eût pas la peine
De le semondre deux fois ;
D'Abord avec son haleine
Il se rechauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on luy donne
Delicat il souffle aussi :
Le Satyre s'en étonne,
Nôtre hôte , à quoy bon ceci ?

L'un refroidit mon potage ;
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez , dit le Sauvage,
Reprendre vôtre chemin.

Ne plaîse aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit.
Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.



U
Et
Po
Un L
L'app
Je l
Bonn
Eh ! q
Au lie
Rufor



VIII.

Le Cheval & le Loup.

UN certain Loup, dans la saison,
 Que les tièdes Zephirs ont l'herbe rajeunie.
 Et que les animaux quittent tous la maison,
 Pour s'en aller chercher leur vie.
 Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hyver,
 L'aperceut un Cheval qu'on avoit mis au vert.
 Je laisse à penser quelle joye.
 Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
 Eh! que n'es-tu Mouton? car tu me ferois hoc:
 Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proye.
 Rufons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptez;

N 2

Se

206 FABLES CHOISIES.

Se dit écolier d'Hippocrate :
 Qu'il connoît les vertus & les proprietez
 De tous les simples de ces prez :
 Qu'il sçait guerir sans qu'il se flate,
 Toutes sortes de maux. Si Dom Courfier vouloit
 Ne point celer sa maladie ;
 Lui Loup gratis le gueriroit.
 Car le voir en cette prairie
 Paistre ainsi sans être lié,
 Témoignoit quelque mal selon la Medicine.
 Jay, dit la Beste chevaline ;
 Une apostume sous le pied.
 Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie
 Susceptible de tant de maux.
 J'ay l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux ;
 Et fais aussi la Chirurgie.
 Mon galand ne songeoit qu'à bien prendre son tems,
 Afin de haper son malade.
 L'autre qui s'en doutoit luy lasche une ruade,
 Qui vous lui met en marmelade
 Les mandibules & les dents.
 C'est bien-fait (fait dit le Loup en soy-même fort triste)
 Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
 Tu veux faire icy l'Arboriste,
 Et ne fus jamais que Boucher.





IX.

Le Laboureur & ses Enfants.

TRavaillez, prenez de la peine.

C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur sentant sa mort prochaine,

Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.

Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage ;

Que nous ont laissé nos parens.

Un trefor est caché dedans.

Je ne sçais pas l'endroit ; mais un peu de courage

Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.

Remuez vôte champ dès qu'on aura fait l'Oût.

Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place

N 3

Où

208 FABLES CHOISIES.

Où la main ne passe & repasse.
Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par tout, si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le Pere fut sage
De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un tresor.





X.

La Montagne qui accouche.

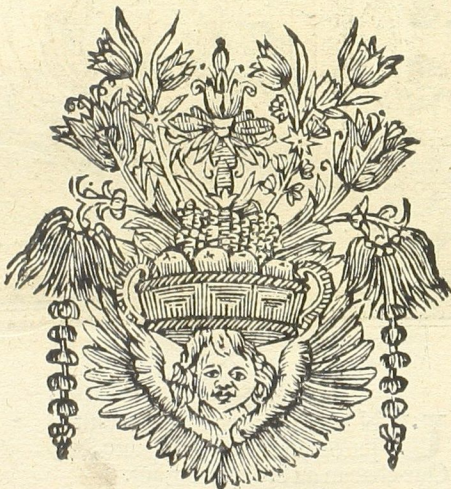
UN Montagne en mal d'enfant
 Jettoit une clameur si haute,
 Que chacun au bruit accourant.
 Crût qu'elle accoucheroit, sans faute,
 D'une Cité plus grosse que Paris;
 Elle accoucha d'une Souris.

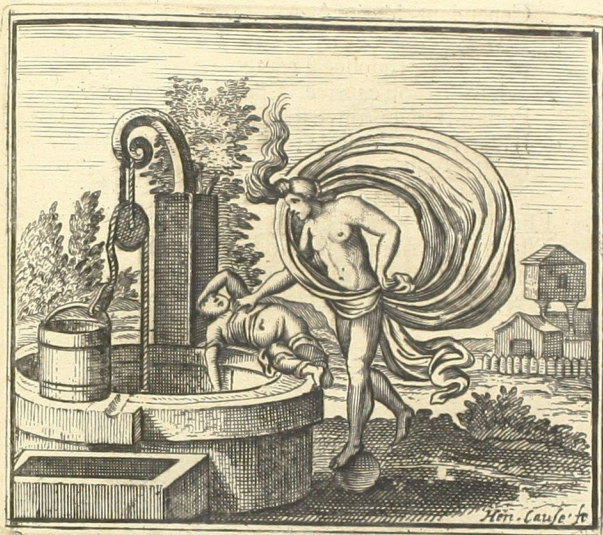
Quand je songe à cette Fable,
 Dont le recit est menteur
 Et le sens est veritable,
 Je me figure un auteur,
 Qui dit : Je chanteray la guerre

N 4

Que

Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup; mais qu'en fort-il souvent?
Du vent.





X I.

La Fortune & le jeune Enfant.

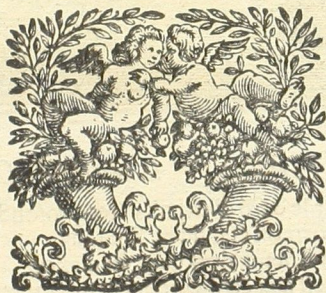
Sur le bord d'un puits tres-profond,
 Dormoit étendu de son long
 Un Enfant alors dans ses classes.
 Tout est aux écoliers couchette & matelas.
 Un honnête homme en peril cas
 Auroit fait un saut de vingt brasses.
 Prés de là tout heureusement
 La Fortune passa, l'éveilla doucement,
 Luy disant, Mon mignon, je vous sauve la vie.
 Soyez une autrefois plus sage, je vous prie.
 Si vous fussiez tombé, l'on s'en fut pris à moy;

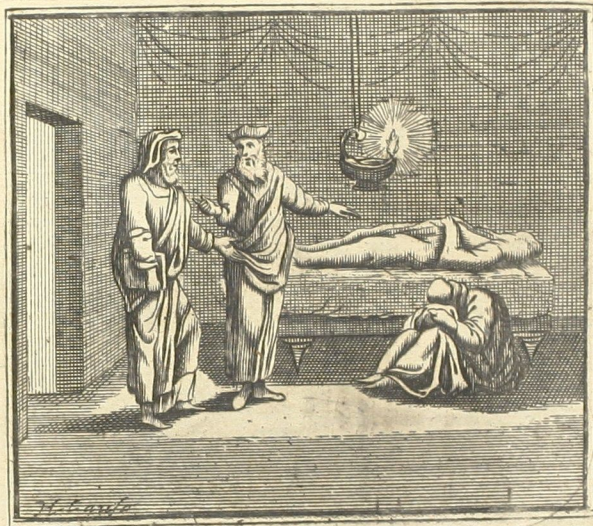
N 5

Ce

212 FABLES CHOISIES.

Cependant c'étoit vôtre faute.
Je vous demande en bonne foy
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.
Pour moy j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde.
Nous la faisons de tous Echos.
Elle est prise à garand de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures ?
On pense en être quitte en accusant son sort.
Bref la Fortune a toujourn tort.





XII.

Les Medecins.

LE Medecin Tant-pis alloit voir un malade,
 Que visitoit aussi son confrere Tant-mieux,
 Ce dernier esperoit, quoy que son camarade
 Soûtint que le gisant iroit voir ses ayeux.
 Tous deux s'étant trouvez differens pour la cure,
 Leur malade paya le tribut à Nature;
 Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été crû.
 Ils triomphoient encor sur cette maladie.
 L'un disoit, Il est mort, je l'avois bien prevû.
 S'il m'eût crû, disoit l'autre il seroit plein de vie.

XIII.



XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner.
 Je ne veux pour le témoigner
 Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
 Pondoit tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que dans son corps elle avoit un trefor.
 Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
 A celles dont les œufs ne luy rappartoient rien,
 S'étant luy-même ôté le plus beau de son bien.
 Belle leçon pour les gens chiches :
 Pendant ces derniers tems combien en a-t-on veus,
 Qui du soir au matin son pauvres devenus
 Pour vouloir trop tôt être riches?

XIV.



XIV.

L'Ane portant des Reliques.

UN Baudet chargé de Reliques,
 S'imagina qu'on l'adoroit.
 Dans ce penser il se quarroit,
 Recevant comme siens l'Encens & les Cantiques.

Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit :
 Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
 Une vanité si folle.

Ce n'est pas vous, c'est l'Idole
 A qui cét honneur se rend,
 Et que la gloire en est deuë.
 D'un Magistrat ignorant,
 C'est la robe qu'on saluë.

XV.



XV.

Le Cerf & la Vigne.

UN Cerf à la faveur d'une Vigne fort haute,
 Et telle qu'on en void en de certains climats,
 S'étant mis à couvert, & fauvé du trépas;
 Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens en
 faute.

Ils les rappellent donc. Le Cerf hors de danger
 Broute sa bienfaitrice, ingratitude extrême!
 On l'entend, on retourne, on le fait deloger,
 Il vient mourir en ce lieu même.
 J'ay merité, dit-il, ce juste chastiment:
 Profitez-en ingrats. Il tombe en ce moment.

La

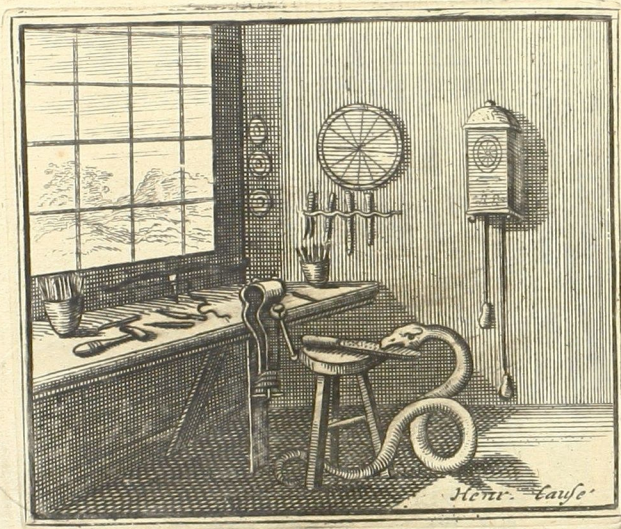
LIVRE V.

217

La Meute en fait curée. Il luy fut inutile
De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivez.
Vraye image de ceux qui profanent l'azile.
Qui les a conservez.



XVI.



XVI.

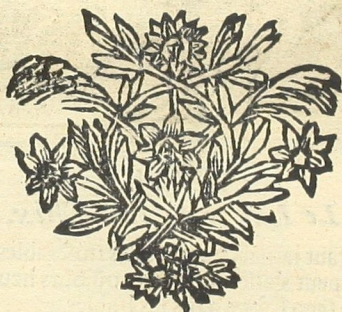
Le Serpent & la Lime.

ON conte qu'un Serpent voisin d'un Horloger
 (C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
 Entra dans sa boutique, & cherchant à manger
 N'y rencontra pour tout potage
 Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
 Cette Lime luy dit, sans se mettre en colere,
 Pauvre ignorant ! & que pretends-tu faire ?
 Tu te prends à plus dur que toy.
 Petit Serpent à tête folle,
 Plutôt que d'emporter de moy.
 Seulement le quart d'un obole,

Tu

Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du tems.

Cecy s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien cherchez sur tout à mordre,
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.





XVII.

Le Lièvre & la Perdrix.

IL ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'asseurer d'être toujours heureux ?

Le sage Esope dans ses Fables

Nous en donne un exemple ou deux.

Celuy qu'en ces Vers je propose,

Et les siens, ce sont même chose.

Le Lièvre & la Perdrix concitoiens d'un champ,
Vivoient dans un état ce semble assez tranquille ;

Quand une Meute s'approchant

Oblige le premier à chercher un azile.

Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut ;

Sans

Sans même en excepter Brifaut.

Enfin il se trahit luy-même

Par les esprits sortans de son corps échauffé.

Miraut sur leur odeur aiant philosophé

Conclut que c'est son Lievre; & d'une ardeur extrême.

Il le pousse; & Rustaut qui n'a jamais menti,

Dit que le Lievre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

La Perdrix le raille, & luy dit :

Tu te vantois d'être si vite :

Qu'as tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,

Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses aïsses

La sauront garantir à toute extrémité :

Mais la pauvrette avoit compté

Sans l'Autour aux ferres cruelles





XVIII.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cessèrent ;
 Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
 L'un jura foi de Roy, l'autre foi de Hibou,
 Qu'ils ne se goboient leurs petits peu ni prou.
 Connoissez-vous les miens ? dit l'Oiseau de Minerve.
 Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau.
 Je crains en ce cas pour leur peau.
 C'est hazard si je les conserve.
 Comme vous êtes Roi, vous ne confiderez
 Qui ni quoi : Rois & Dieux mettent, quoi qu'on leur
 die,

Tout

Tout en même categorie.

A dieu mes nourriçons si vous les rencontrez.

Peignez-les-moi. dit l'Aigle, ou bien me les montrez.

Je n'y toucherai de ma vie.

Le Hibou repartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis sur tous leurs compagnons.

Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.

N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien

Que chez moy la maudite Parque

N'entre point par vôtre moyen.

Il avint qu'au Hibou Dieu donna geniture.

De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pature,

Nôtre Aigle apperçeut d'avanture,

Dans les coins d'une roche dure,

Ou dans les trous d'une mazure,

(Je ne sçais pas lequel des deux)

De petits monstres fort hideux,

Rechignez, un air triste, une voix de Megere.

Ces enfans ne sont pas, dit l'Aigle, à nôtre ami :

Croquons-les. Le galand n'en fit pas à demi.

Ses repas ne font point repas à la legere.

Le Hibou de retour ne trouve que les pieds

De ses chers nourriçons, hélas ! pour toute chose.

Il se plaint, & les Dieux sont par lui suppliez

De punir le brigand qui de son deuil est cause.

Quelqu'un luy dit alors : N'en accuse que toy,

Ou plutôt la commune loy

Qui veut qu'on trouve son semblable

Beau, bien fait & sur tous aimable,

Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait,

En avoient-ils le moindre trait ?



XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

L E Lion dans sa tête avoit une entreprise.
 Il tint conseil de guerre ; envoya ses Prévôts ;
 Fit avertir les animaux :
 Tous furent du dessein ; chacun selon sa deguise.
 L'Elephant devoit sur son dos
 Porter l'attirail neccessaire ;
 Et combattre à son ordinaire :
 L'Ours s'appreter pour les assauts :
 Le Renard ménager de secrettes pratiques :
 Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
 Renvoyez , dit quelqu'un , les Anes qui sont lourds :

Et

Et les Lievres sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roi, je les veux employer.
Nôtre troupe sans eux ne serois pas complete.
L'Ane effraira les gens nous servant de trompette;
Et le Lievre pourra nous servir de courrier.

Le Monarque prudent & sage
De ses moindres sujets sçait tirer quelque usage,
Et connoît leurs divers talens:
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.





XX.

L'Ours & les deux compagnons.

DEux compagnons pressez d'argent.
 A leur voisin Fourreur vendirent
 La peau d'un Ours encor vivant ;
 Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils di-
 rent.
 C'étoit le Roi des Ours au compte de ces gens.
 Le Marchans à sa peau devoit faire fortune.
 Elle garentiroit des froids les plus cuifans.
 On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une
 Dindenaut prisoit moins ses Moutôs qu'eux leur Ours.
 Leur, à leur compte, & non à celui de la Bête.

S'of-

S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, & se mettent en quête ;
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappez comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas ; il falut le refoudre :
D'intérêts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faiste d'un
arbre :

L'autre plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent ;
Ayant quelque part ouï dire,
Que l'Ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
Il void ce corps gifant, le croit privé de vie,
Et de peur de supercherie

Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre : Osons-nous, car il sent.
A ces mots l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de son arbre descend ;
Court à son compagnon ; lui dit que c'est merveille,
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Et bien, ajoûta-t-il, la peau de l'animal ?

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il s'approchoit de bien près,
Te retournant avec sa serre.

Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.



XXI.

L'Ane vestu de la peau du Lion.

DE la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu
 Etoit craint par tout à la ronde.
 Et bien qu'animal sans vertu,
 Il faisoit trembler tout le monde.
 Un petit bout d'oreille échappé par malheur
 Découvrit la fourbe & l'erreur.
 Martin fit alors son office.
 Ceux qui ne savoient pas la ruse & la malice,
 S'étonnoient de voir que Martin
 Chassast les Lions au moulin.

For-

Force gens font du bruit en France
Par qui cét Apologue est rendu familier
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.





LIVRE SIXIÈME.

FABLE I.

Le Pastre & le Lion.

I I.

Le Lion & le Chasseur.

LEs Fables ne sont pas ce qu'elles semblent être
 Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
 Une Morale nuë apporte de l'ennui :
 Le conte fait passer le precepte avec luy.
 En ces sortes de feinte il faut instruire & plaire ;
 Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

C'est

C'est par cette raison qu'égaient leur esprit
 Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
 Tous ont fui l'ornement & le trop d'étenduë.
 On ne voit point chez eux de parole perduë.
 Phédre étoit si succint qu'aucuns l'en ont blâmé.
 Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
 Mais sur tous certain * Grec rencherit & se pique.

D'une élégance laconique.

Il renferme toujours son conte en quatre Vers ;
 Bien ou mal , je le laisse à juger aux experts.
 Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
 L'un amène un Chasseur, l'autre un Pasteur en sa Fable
 J'ay suivi leur projet quant à l'événement,
 Y coufant en chemin quelque trait seulement.
 Voici comme à peu près Esope le raconte.

UN Pasteur à ses Brebis trouvant quelque méconte
 Voulut à toute force attraper le Larron.

Il s'en va près d'un autre, & tend à l'environ
 De laqs à prendre Loups, soupçonant cette engeance
 Avant que partir de ces lieux.

Si tu fais, disoit-il, ô Monarque des Dieux,
 Que le drôle à ces laqs se prenne en ma présence,

Et que je goûte ce plaisir.

Parmi vingt Veaux je veux choisir

Le plus gras, & t'en faire offrande.

A ces mots sort de l'antré un Lion grand & fort.

Le Pasteur se tapit, & dit à demi mort,

Que l'homme ne fait guerre, hélas ! ce qu'il demande

Pour trouver le Larron qui détruit mon troupeau.

Et le voir en ces laqs pris avant que je parte,

O Monarque des Dieu, je t'ay promis un Veau ;

Je te promets un Bœuf si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur :

Passons à son imitateur.

* *Gabriez.*

Un



II.

Phœbus & Borée.

BOrée & le Soleil virent un voyageur
 Qui s'étoit muni par bon-heur.
 Contre le mauvais tems. On entroit dans l'Automne;
 Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
 Il pleut, le Soleil luit : & l'écharpe d'Iris
 Rend ceux qui sortent avertis
 Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
 Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.
 Nôtre homme s'étoit donc à la pluye attendu.
 Bon manteau bien doublé ; bonne étoffe bien forte.
 Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourveu

A

234 FABLES CHOISIES.

A tous les accidens ; mais il n'a pas prévu
 Que je sauray souffler de forte.
 Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra , si je veux ,
 Que le manteau s'en aille au diable.
 L'ébatement pourroit nous en être agreable ;
 Vous plait-il de l'avoir ? Et bien gageons nous deux
 (Dit Phœbus) sans tant de paroles ,
 A qui plutôt aura dégarni les épaules
 Du Cavalier que nous voyons.
 Commencez : Je vous laisse obscurcir mes rayons
 Il n'en falut pas plus. Nôtre souffleur à gage.
 Se gorge de vapeurs , s'enfle comme un balon ;
 Fait un vacarme de demon ;
 Sifle , souffle , tempête , & brise en son passage
 Maint toit qui n'en peut mais , fait perir maint bateau ;
 Le tout au sujet d'un manteau.
 Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
 Ne se pût engouffrer dedans.
 Cela le préserva : le vent perdit son tems :
 Plus il se tourmentoit , plus l'autre tenoit ferme :
 Il eut beau faire agir le colet & les plis.
 Si-tot qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avoit mis ;
 Le Soleil dissipe la nuë :
 Recrée , & puis penetre enfin le Cavalier ;
 Sous son balandras fait qu'il suë ;
 Le contraint de s'en dépouïller.
 Encor' n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
 Plus fait daveur que violence.



IV.

Jupiter & Métyer.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
 Mercure en fit l'annonce ; & gens se présentèrent ,
 Firent des offres ; écouterent :
 Ce ne fut pas fans bien tourner.
 L'un alleguoit que l'heritage
 Etoit frayant & rude , & l'autre un autre si.
 Pendant qu'ils marchandoient ainfi ,
 Un d'eux le plus hardi , mais non pas le plus sage ,
 Promit d'en rendre tant , pourveu que Jupiter
 Le laifsât disposer de l'air ,
 Luy donnât saison à sa guise ,

Tom. II.

P

Qu'il

Qu'il eût du chaud, du froid, du beau tems, de la bize,
 Enfin du sec & du mouillé,
 Aussi-tôt qu'il auroit baillié.

Jupiter y consent. Contract passé; nôtre homme
 Tranche du Roi des airs, pleut, vente, & fait en somme
 Un climat pour luy seul: ses plus proches voisins
 Ne s'en sentoient non plus que les Ameriquains.

Ce fut leur avantage; ils eurent bonne année,
 Pleine moisson, pleine vinée.

Monsieur le Receveur fut tres-mal partagé.

L'an suivant voila tout changé.

Il ajuste d'une autre sorte

La temperature des Cieux.

Son champ ne s'en trouve pas mieux.

Celui de ses voisins fructifie & rapporte.

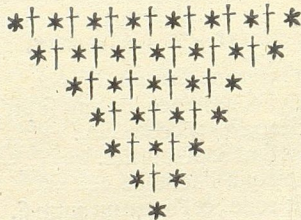
Que fait-il? il recourt au Monarque des Dieux:

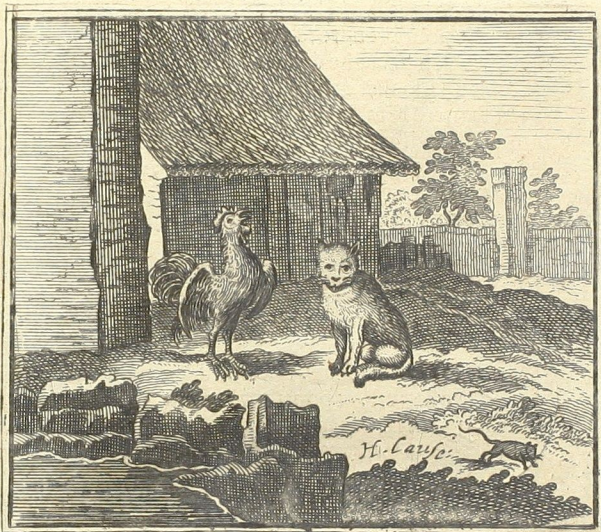
Il confesse son imprudence.

Jupiter en usa comme un Maître fort doux.

Concluons que la Providence

Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.





V.

Le Cochet , le Chat & le Souriceau.

UN Souriceau tout jeune , & qui n'avoit rien vëu ,
 Fut presque pris au dëpourveu.
 Voici comme il conta l'avanture à sa mere.
 J'avois franchi les Monts qui bornent cët Etat ;
 Et trotois comme un jeune Rat
 Qui cherche à se donner carriere.
 Lors que deux animaux m'ont arrêté les yeux ;
 L'un doux , benin & gratieux ;
 Et l'autre turbulent & plein d'inquietude.
 Il a la voix perçante & rude ;
 Sur la tête un morceau de chair ;

P 2

Une

238 FABLES CHOISIES.

Une sorte de bras dont il s'éleve en l'air,
 Comme pour prendre sa volée;
 La queuë en panache étalée.
 Or c'étoit un Cochet dont nôtre Souriceau
 Fit à sa mere le tableau,
 Comme d'un animal venu de l'Amerique.
 Il se batoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
 Faisant tel bruit & tel fracas,
 Que moi, qui grace aux Dieux de courage me pique,
 En ay pris la fuite de peur,
 Le maudissant de tres-bon cœur.
 Sans lui j'aurois fait connoissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
 Il est velouté comme nous,
 Marqueté, longue queuë, une humble contenance;
 Un modette regard, & pourtant l'œil luisant:
 Je le crois fort sympathisant
 Avec Messieurs les Rats; car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles.
 Je l'allois aborder; quand d'un son plein d'éclat
 L'autre m'a fait prendre la fuite.
 Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
 Qui sous son minois hypocrite
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté.
 L'autre animal tout au contraire,
 Bien éloigné de nous mal faire,
 Servira quelque jour peut être à nos repas,
 Quant au Chat; c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
 Garde-toy tant que tu vivras
 De juger des gens sur la mine.



VI.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

L Es Animaux, au decez d'un Lion,
 En son vivant Prince de la contrée,
 Pour faire un Roi s'assèblerent, dit-on.
 De son étui la couronne est tirée.
 Dans une chartre un Dragon la gardoit.
 Il se trouva que sur tous essayée
 A pas un d'eux elle ne convenoit.
 Plusieurs avoient la tête trop menuë,
 Aucuns trop grosse, aucuns même cornuë.
 Le Singe aussi fit l'épreuve en riant,
 Et par plaisir la Tiare essayant,

P 3

II

240 FABLES CHOISIES.

Il fit autour force grimaceries,
 Tours de souplesse, & mille singeries:
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
 Aux Animaux cela sembla si beau.
 Qu'il fut élu: chacun lui fit hommage.
 Le Renard seul regretta son suffrage;
 Sans toutefois montrer son sentiment.
 Quand il eut fait son petit compliment;
 Il dit au Roy. Je sais, Sire, une cache;
 Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
 Or tout trefor par droit de Royauté
 Appartient, Sire, à vôtre Majesté.
 Le nouveau Roy baaille après la Finance.
 Luy-même y court pour n'être pas trompé.
 C'étoit un piege: il y fut attrapé.
 Le Renard dit au nom de l'assistance:
 Pretendrois-tu nous gouverner encor,
 Ne sachant pas te conduire toi-même?
 Il fut démis, & l'on tomba d'accord
 Qu'à peu de gens convient le Diadème.





VII.

Le Mulet se vantant de sa Genealogie.

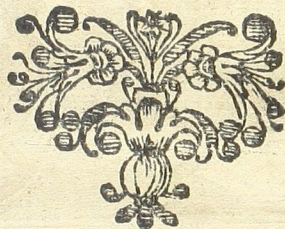
LE Mulet d'un Prelat se piquoit de noblesse ;
 Et ne parloit incessamment
 Que de sa mere la Jument,
 Dont-il contoit mainte proïesse.
 Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
 Son fils pretendoit pour cela,
 Qu'on le dût mettre dans l'Histoire.
 Il eût crû s'abaisser servant un Medecin.
 Etant devenu vieux on le mit au Moulin.
 Son pere l'Ane alors luy revint en memoire.
 Quand le mal-heur ne seroit bon

P 4

Qu'à

242 FABLES CHOISIES.

Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.





VIII.

Le Vieillard & l'Ane.

UN Vieillard sur son Ane aperçeut en passant
Un pré plein d'herbe & fleurissant.

Il y lâche sa bête, & le Grifon se ruë
Au travers de l'herbe menuë.
Se veautrant, gratant, & frotant,
Gambadant, chantant, & broutant,
Et faisant mainte place nette.

L'ennemi vient sur l'entrefaite,

Fuyons, dit alors le Vieillard,

Pourquoy ? répondit le paillard,

Me fera-t-on porter double bât, double charge ?

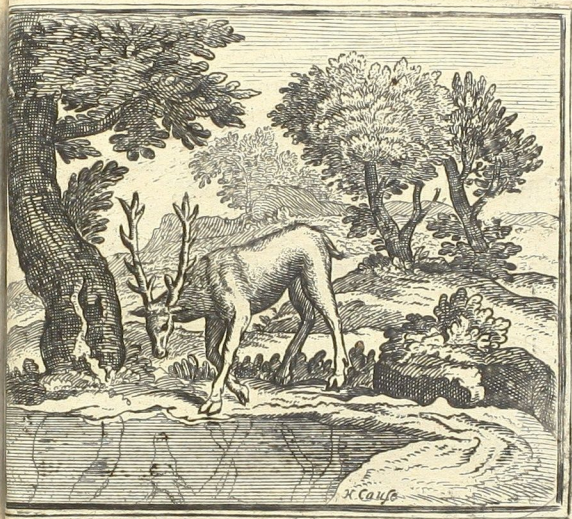
P 5

Non

244 FABLES CHOISIES.

Non pas, dit le Vieillard qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je fois?
Sauvez-vous, & me laissez paître:
Nôtre ennemi c'est nôtre maître?
Je vous le dis en bon François.





IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

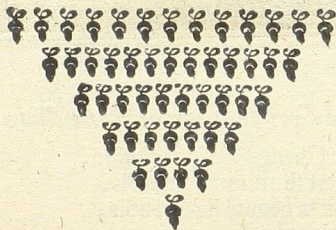
DAns le Christal d'une fontaine,
 Un Cerf se mirant autrefois,
 Louïoit la beauté de son bois,
 Et ne pouvoit qu'avecque peine
 Souffrir ses jambes de fuseaux,
 Dont-il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
 Quelle proportion de mes pieds à ma tête
 Difoit-il en voyant leur ombre avec douleur :
 Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite ;
 Mes piés ne me font point d'honneur.
 Tout en parlant de la sorte ,

Un

246 FABLES CHOISIES.

Un Limier le fait partir ;
 Il tâche à se garantir ;
 Dans les forests il s'emporte.
 Son bois dommageable ornement ,
 L'arrêtant à chaque moment ,
 Nuit à l'office que luy rendent
 Ses pieds , de qui ses jours dépendent.
 Il se dedit alors , & maudit les presens ,
 Que le Ciel luy fait tous les ans

Nous faisons cas du beau , nous méprifons l'utile ;
 Et le beau souvent nous détruit.
 Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :
 Il estime un bois qui luy nuit.





X.

Le Lievre & la Tortuë.

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.
 Le Lievre & la Tortuë en font un témoignage.
 Gageons , dit celle-ci , que vous n'atteindrez point
 Si-tot que moi ce but. Si-tot ? êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger.

Ma commere il vous faut purger

Avec quatre grains d'elébore.

Sage ou non , je parie encore.

Ainsi fut fait : & de tous deux

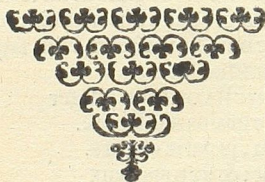
On mit près du but les enjeux

Savoir quoy ; ce n'est pas l'affaire :

Ni

248 FABLES CHOISIES.

Ni de quel juge l'on convint.
 Nôtre Lievre n'avoit que quatre pas à faire ;
 J'entends de ceux qu'il fait lors que prêt d'être atteint
 Il s'éloigne des chiens , les renvoye aux Calendes ,
 Et leur fait arpenter les Landes.
 Ayant , dis-je , du tems de reste pour brouter ,
 Pour dormir , & pour écouter
 D'où vient le vent ; il laisse la Tortuë
 Aller son train de Sénateur.
 Elle part , elle s'évertuë :
 Elle se hâte avec lenteur.
 Lui cependant méprise une telle victoire ;
 Tient la gageure à peu de gloire ;
 Croit qu'il y va de son honneur
 De partir tard. Il broute , il se repose ,
 Il s'amuse à toute autre chose
 Qu'à la gageure. A la fin quand il vit
 Que l'autre touchoit presque au bout de la carriere ;
 Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit.
 Furent vains ; la Tortuë arriva la premiere.
 Hé bien , luy cria-t-elle , avois-je pas raison ?
 De quoi vous sert vôtre vitesse ?
 Moi l'emporter ! & que seroit-ce
 Si vous portiez une maison ?





XI.

L'Ane & ses Maîtres.

L'Ane d'un Jardinier se plaignoit au destin
 De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.
 Les Coqs, luy disoit-il, ont beau chanter matin ;
 Je suis plus matineux encore.

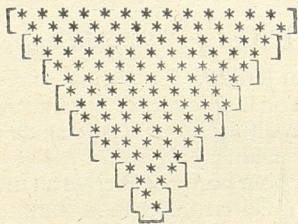
Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché.
 Belle nécessité d'interrompre mon somme !

Le sort de sa plainte touché
 Luy donne un autre Maître ; & l'Animal de somme
 Passé du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
 La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur,
 Eurent bien-tôt choqué l'impertinente Bête,

J'ay

250 FABLES CHOISIES.

J'ay regret, disoit-il, à mon premier Seigneur.
 Encor quand il tournoit la tête,
 J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
 Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien.
 Mais ici, point d'aubeine; ou si j'en ay quelqu'une,
 C'est de coups. Il obtint changement de fortune,
 Et sur l'état d'un Charbonnier
 Il fut couché tout le dernier.
 Autre plainte. Quoy donc, dit le Sort en colere,
 Ce Baudet-ci m'occupe autant
 Que cent Monarques pourroient faire.
 Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
 N'ay-je en l'esprit que son affaire,
 Le sort avoit raison; tous gens sont ainsi faits:
 Nôtre condition jamais ne nous contente:
 La pire est toujours la presente.
 Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
 Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
 Nous luy romprons encor la tête.



A
 E
 L
 A
 S
 D
 C
 Dir



XII.

Le Soleil & les Grenouilles.

Aux nœces d'un Tiran tout le Peuple en liesse
 Noioit son fouci dans les pots.
 Esope seul trouvoit que les gens étoient fots
 De témoigner tant d'allegresse.
 Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
 De songer à l'Himenée.
 Aussi-tôt on ouït d'une commune voix
 Se plaindre de leur destinée
 Les Citoyenes des étangs.
 Que ferons-nous s'il luy vient des enfans?
 Dirent-elles au Sort, un seul Soleil à peine
 Tom. II.

Q

Se

Se peut souffrir. Une demi douzaine
Mettra la Mer à sec & tous ses habitans.
Adieu joncs & marefts : Nôtre race est detruite.
Bientôt on la verra reduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre Animal,
Grenouilles à mon sens ne raisonnoient pas mal.





XIII.

Le Villageois & le Serpent.

E Sope conte qu'un Manant
 Charitable autant que peu sage,
 Un jour d'Hyver se promenant
 A l'entour de son heritage,
 Apperçut un Serpent sur la neige étendu,
 Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
 N'ayant pas à vivre un quart d'heure,
 Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure,
 Et sans considerer quel fera le loyer
 D'une action de ce merite,
 Il l'étend le long du foyer,

Q 2

Le

254 FABLES CHOISIES.

Le réchauffé, le reffuscite.
 L'Animal engourdi sent à peine le chaud,
 Que l'ame luy revient avecque la colere.
 Il leve un peu la tête, & puis sifle auffi-tôt,
 Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
 Contre son bienfaiteur, son sauveur, & son pere.
 Ingrat, dit le Manant, voila donc mon salaire?
 Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux
 Il vous prend sa cognée, il vous tranche la Bête,
 Il fait trois Serpens de deux coups,
 Un tronçon, la queuë, & la tête.
 L'infecte sautillant cherche à se reunir,
 Mais il ne pût y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
 Mais envers qui, c'est là le poinct.
 Quant aux ingrats, il n'en est point
 Qui ne meure enfin miserable.





XIV.

Le Lion malade & le Renard.

DE par le Roi des Animaux
 Qui dans son antre étoit malade,
 Fut fait savoir à ses vassaux
 Que chaque espèce en ambassade
 Envoyant gens le visiter :
 Sous promesse de bien traiter
 Les Deputez, eux & leur suite ;
 Foi de Lion tres-bien écrite.
 Bon passe-port contre la dent ;
 Contre la griffe tout autant.
 L'Edit du Prince s'exécute.

Q 3

De

256 FABLES CHOISIES.

De chaque espece on luy députe,
Les Renards gardent la maison ,
Un d'eux en dit cette raison.
Les pas empraints sur la pouffiere,
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour ,
Tous sans exception regardent sa taniere,
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que sa Majesté nous dispense.
Grammerci de son passe-port.
Je le crois bon : mais dans cét antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.





XV.

L'Oiseleur, l'Autour, & l'Aloüette.

Les injustices des pervers
 Servent souvent d'excuse aux nôtres.

Telle est la loi de l'Univers :

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un Manant au miroir prenoit des Oisillons

Le fantôme brillant attire une Aloüette.

Aussi-tôt un Autour planant sur les fillons,

Décend des airs, fond, & se jette

Sur celle qui chantoit, quoy que près du tombeau.

Elle avoit évité la perfide machine,

Lors que se rencontrant sous la main de l'oiseau

Q 4

Elle

258 FABLES CHOISIES.

Elle sent son ongle maline.
Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
Luy-même sous les rets demeure envelopé.
Oïseleur laisse-moy, dit-il en son langage ;
Je ne t'ay jamais fait de mal.
L'Oïseleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage ?



XVI.



XVI.

Le Cheval & l'Ane.

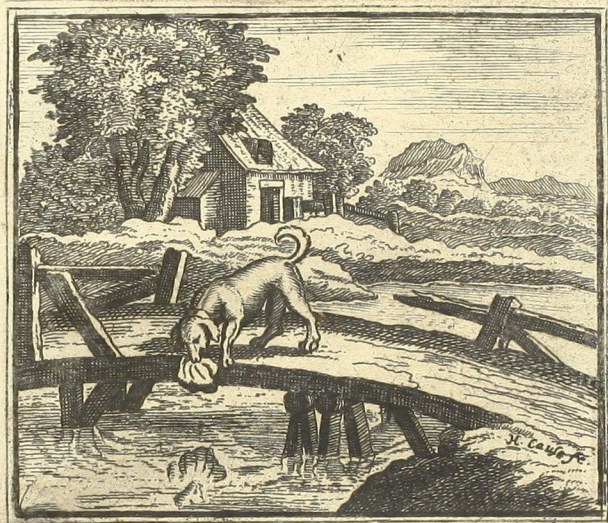
EN ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
 Si ton voisin vient à mourir,
 C'est sur toi que le fardeau tombe.
 Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois,
 Celuy-ci ne portant que son simple harnois,
 Et le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
 Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
 Autrement il mourroit devant qu'êtré à la ville.
 La priere, dit-il ; n'en est pas incivile :
 Moitié de ce fardeau ne vous fera que jeu.
 Le Cheval refusa, fit une petarrade ;

Q 5

Tant

Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure,
On luy fit porter la voiture,
Et la peau par dessus encor.





XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour L'ombre.

CHacun se trompe icy bas.
 On void courir après l'ombre
 Tant de fous, qu'on n'en fait pas
 La plupart du tems le nombre.
 Au Chien dont parle Esope il faut les renvoyer.
 Ce Chien voyant sa proie en l'eau representée,
 La quitta pour l'image, & pensa se noyer;
 La riviere devint tout d'un coup agitée.
 A toute peine il regagna les bords,
 Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

XVIII.



XVIII.

Le Chartier embourbé.

LE Phaëton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit
loin

De tout humain secours. C'étoit à la campagne
Près d'un certain canton de la basse Bretagne

Appelé Quimpercorentin.

On fait assez que le destin

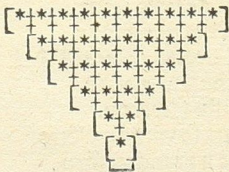
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.

Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux ;
Le voilà qui deteste & jure de son mieux,

Pestant

Pestant en sa fureur extrême
 Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
 Contre son char, contre luy-même.
 Il invoque à la fin le Dieu dont les travaux
 Sont si celebres dans le monde.
 Hercule, luy dit-il, aide moy; si ton dos
 A porté la machine ronde,
 Ton bras peut me tirer d'ici.
 Sa priere étant faite, il entend dans la nuë
 Une voix qui luy parle ainsi;
 Hercule veut qu'on se remuë,
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
 L'achopement qui te retient
 Ote d'autour de chaque rouë
 Ce mal-heureux mortier, cette maudite bouë,
 Qui jusqu'à l'aissieu les enduit.
 Pren ton pic, & me romps ce caillou qui te nuit.
 Comble-moy cette orniere. As-tu fait? Oüy, dit
 l'homme.
 Or bien je vas t'aider, dit la voix: pren ton foüiet.
 Je l'ay pris. Qu'est ceci? mon char marche à souhait.
 Hercule en soit louë. Lors la voix: Tu vois comme
 Tes chevaux aisément se sont tirez de là.
 Aide-toy; le Ciel t'aidera.





XIX.

Le Charlatan.

LE monde n'a jamais manqué de Charlatans.
 Cette science de tout tems
 Fut en Professeurs tres-fertile.
 Tantôt l'un en Theatre affronte l'Acheron
 Et l'autre affiche par la ville
 Qu'il est un Passe-Ciceron.
 Un des derniers se vançoit d'être
 En Eloquence si grand maître,
 Qu'il rendroit disert un badaut,
 Un manant, un rustre, un lourdaut,
 Oüy, Messieurs, un lourdaut ; un Animal, un Ane :
 Que

Que l'on m'ameine un Ane, un Ane renforcé,

Je le rendrai maître passé;

Et veux qu'il porte la soutane.

Le Prince sçut la chose: il manda le Rheteur.

J'ay, dit-il, en mon écurie

Un fort beau Rouffin d'Arcadie:

J'en voudrois faire un Orateur.

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord nôtre homme.

On luy donna certaine somme.

Il devoit au bout de dix ans

Mettre son Ane sur les bancs:

Si non il consentoit d'être en place publique

Guindé la hare au col, étranglé court & net,

Ayant au dos sa Rhetorique,

Et les oreilles d'un Baudet.

Quelqu'un des Courtifans luy dit qu'à la potence

Il vouloit l'aller voir; & que pour un pendu

Il auroit bonne grace, & beaucoup de prestance:

Sur tout qu'il se souvint de faire à l'assistance

Un discours où son art fut au long étendu;

Un discours pathetique, & dont le formulaire

Servit à certains Cicerons

Vulgairement nommez larrons.

L'autre reprit: Avant l'affaire

Le Roy, l'Ane, ou moy nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie

De compter sur dix ans de vie.

Soyons bien beuvans, bien mangeans,

Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

XX.

La Discorde.

LA Deesse Discorde ayant broüillé les Dieux,
 Et fait un grand procès là haut pour une pomme;
 On la fit déloger des Cieux.
 Chez l'Animal qu'on appelle Homme
 On la receut à bras ouverts,
 Elle, & Que si que-non son frere,
 Avecque Tien- & mien son pere.
 Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers
 De preferer nôtre Hemisphere
 A celui des mortels qui nous sont opposez :
 Gens grossiers, peu civilisez,
 Et qui se mariant sans Prêtre & sans Notaire,
 De la Discorde n'ont que faire.
 Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
 Demandoit qu'elle fut presente,
 La Renommée avoit le soin
 De l'avertir; & l'autre diligente
 Courroit vite aux débats, & prevenoit la paix,
 Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre
 La Renommée enfin commença de se plaindre
 Que l'on ne luy trouvoit jamais
 De demeure fixe & certaine.
 Bien souvent l'on perdoit à la chercher sa peine.
 Il faloit donc qu'elle eût un sejour affecté.
 Un sejour d'où l'on pût en toutes les familles
 L'envoyer à jour arrêté.
 Comme il n'étoit alors aucun Convent de Filles,
 On y trouva difficulté.
 L'Auberge enfin de l'Hymenée
 Luy fut pour maison affinée.

XXI.

X X I.

La jeune Veuve.

LA perte d'un époux ne va point sans soupirs.
 On fait beaucoup de bruit, & puis on se console.
 Sur les aîles du tems la tristesse s'envole;

Le tems rameine les plaisirs.
 Entre la veuve d'une année,
 Et la Veuve d'une journée,

La différence est grande. On ne croiroit jamais.
 Que ce fut la même personne.

L'une fait fuir les gens, & l'autre a mille attraits
 Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne :
 C'est toujours même note, & pareil entretien :

On dit, qu'on est inconsolable ;
 On le dit mais il n'en est rien ;
 Comme on verra par cette Fable,
 Ou plutôt par la vérité.

L'Epoux d'une jeune beauté

Partoit pour l'autre monde. A ses côtes sa femme
 Lui crioit, Attends-moi ; je te suis ; & mon ame
 Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le Mari fait seul le voyage.

La Belle avoit un pere homme prudent & sage :
 Il laissa le torrent couler.

A la fin pour la consoler,

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
 Qu'a besoin le défunt que vous noiez vos charmes ?
 Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure

Change en des nocces ces transports :

Mais après certain tems souffrez qu'on vous propose
 Un époux beau, bien fait, jeune, & tout autre chose
 Que le défunt. Ah ! dit-elle aussi-tôt,

Tom. II.

R

Un

Un Cloître est l'époux qu'il me faut.
 Le pere lui laissa digerer sa disgrâce.
 Un mois de la sorte se passe.
 L'autre mois, on l'employe à changer tous les jours
 Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure.
 Le déuil enfin sert de parure,
 En attendant d'autres atours.
 Toute la bande des Amours
 Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse
 Ont aussi leur tour à la fin.
 On se plonge soir & matin
 Dans la fontaine de Jouvence.
 Le Pere ne craint plus ce défunt tant cheri.
 Mais comme il ne parloit de rien à nôtre Belle,
 Où donc est le jeune mari
 Que vous m'avez promis, dit-elle ?

EPILOGUE.

BOrnons ici cette carrière.
 Les longs ouvrages me font peur.
 Loin d'épuiser une matiere
 On n'en doit prendre que la fleur.
 Il s'en va tems que je reprenne
 Un peu de forces & d'haleine.
 Pour fournir à d'autres projets.
 Amour ce tyran de ma vie
 Veut que je change de sujets;
 Il faut contenter son envie.
 Retournons à Pfiché : Damon vous m'exhor-
 tez
 A peindre ses mal-heurs & ses felicitez.
 Py consens : peut-être ma veine.
 En sa faveurs s'échauffera.
 Heureux si ce travail est la dernière peine
 Que son époux me causera !
Fin de la seconde Partie.

T A B L E

D E S

F A B L E S.

Contenuës dans cette seconde Partie.

A

L' Aigle & le Hibou ,	222
L' Aloüette & ses petits avec le maître d'un champ.	187
L' Asne & le petit Chien ,	152
L' Asne & ses Maîtres ,	249
L' Asne portant de Reliques ,	215
L' Asne vestu de la peau du Lion ,	228
L' Avare qui a perdu son tresor ,	183

B

L E Berger & la Mer ,	144
L e Bucheron & Mercure ,	190

C

L E Combat des Rats & des Belettes ,	154
L e Chameau , & les Bastons flotans ,	163
L e Cheval s'étant voulu vanger du Cerf ,	170
L e Cheval & le Loup ,	205
L e	

T A B L E

<i>Le Cerf & la Vigne ,</i>	216
<i>Le Cheval & l' Asne ,</i>	259
<i>Le Cochet , le Chat & le Souriceau ,</i>	237
<i>Le Cerf se voyant dans l'eau ,</i>	245
<i>Le Chien qui lâche sa proye pour l'ombre ,</i>	261
<i>Le Chartier embozurbé ,</i>	262
<i>Le Carlatan .</i>	264

D

L <i>A Discorde ,</i>	266
------------------------------	-----

F

L <i>A Fortune , & le jeune Enfant ,</i>	211
---	-----

G

L <i>E Geay paré des plumes du Pan ,</i>	161
<i>La Grenouille & le Rat ,</i>	165

H

L <i>'Homme & l'Idole de bois ,</i>	159
--	-----

I

L <i>E Jardinier & son Seigneur ,</i>	149
<i>Jupiter & le Métayer ,</i>	235
<i>La jeune Veuve ,</i>	267
	Le

DES FABLES.

L

L E Lion amoureux ,	141
Le Loup , la Chevre , & le Chevreau ,	173
Le Loup , la Mere , & l'Enfant ,	ibid.
Le Laboureur & ses Enfans ,	207
Le Lievre & la Perdrix ,	220
Le Lion s'en allant en guerre ,	224
Le Pasteur & le Lion.	230
Le Lion & le Chasseur ,	ibid.
Le Lievre & la Tortuë ,	247
Le Lion malade & le Renard ,	255

M

L A Mouche & la Fourmy ,	146
La Montagne qui accouche ,	209
Les Medecins ,	213
Le Mulet se vantant de sa Genealogie ,	241

O

L 'Oeil du Maître ,	185
L'Oracle & l'Impie ,	181
Les Oreilles du Lievre ,	197
L'Ours & les deux Compagnons ,	226
L'Oiseleur , l'Antour & l'Aloüette ,	257

Parole

T A B L E

P

P <i>Arole de Socrate,</i>	176
<i>Le Pot de Terre & le Pot de Fer,</i>	193
<i>Le petit Poisson & le Pescheur,</i>	195
<i>La Poule aux œufs d'or,</i>	214
<i>Phœbus & Borée,</i>	233

R

L <i>E Renard & le Buste,</i>	172
<i>Le Renard ayant la queue coupée ;</i>	199
<i>Le Renard, le Singe & les Animaux,</i>	239

S

L <i>E Singe & le Dauphin,</i>	157
<i>Le Satyre & le Passant,</i>	203
<i>Le Serpent & la Lime,</i>	218
<i>Le Soleil & les Grenouilles,</i>	251

T

T <i>Ribut envoyé par les Animaux à Alexandre,</i>	167
---	-----

V

L <i>E Vieillard & ses Enfans,</i>	178
<i>La Vieille & les deux Servantes,</i>	201
<i>La Vieillard & l'Asne,</i>	243
<i>Le Villageois & le Serpent.</i>	253

F I N.

6

3

5

4

3

2

9

9

7

3

8

1

,

7

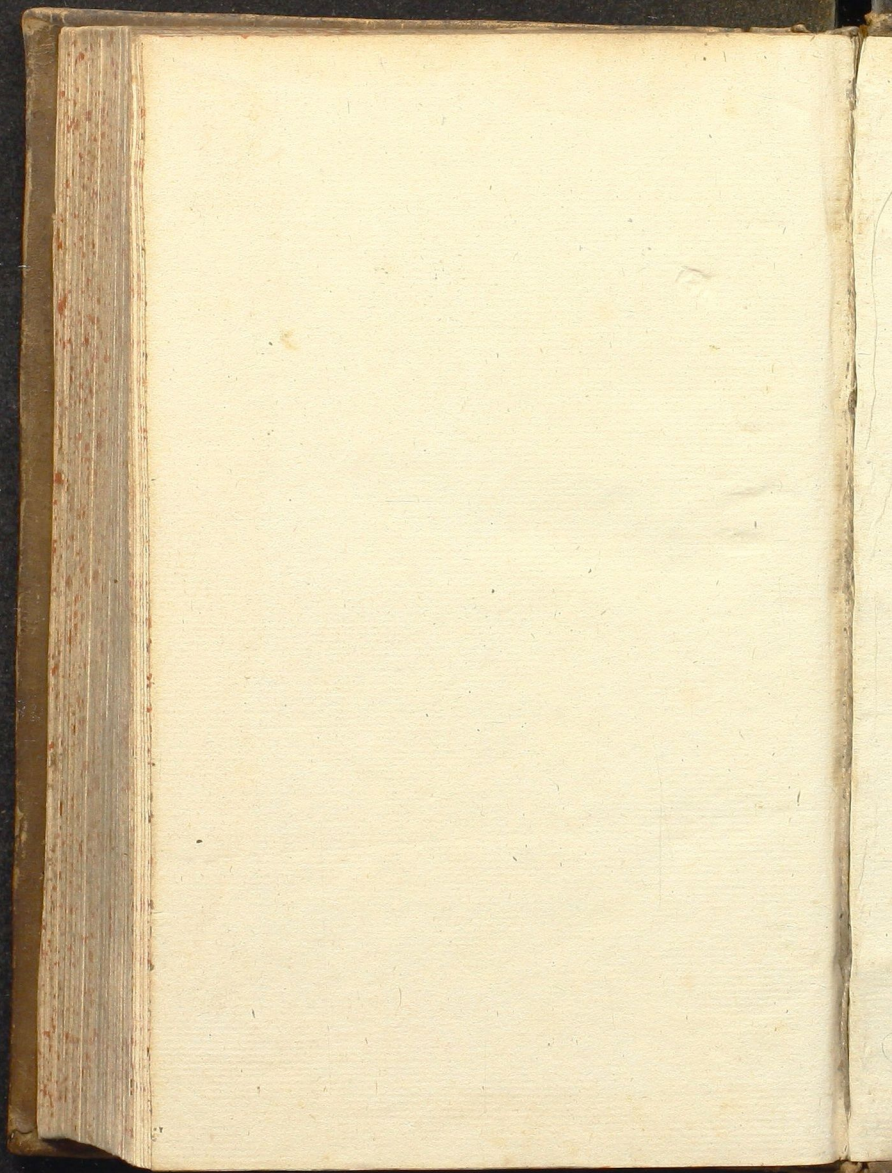
8.

1

3

3





S' 2802 (1/2)

AR-S' 2802

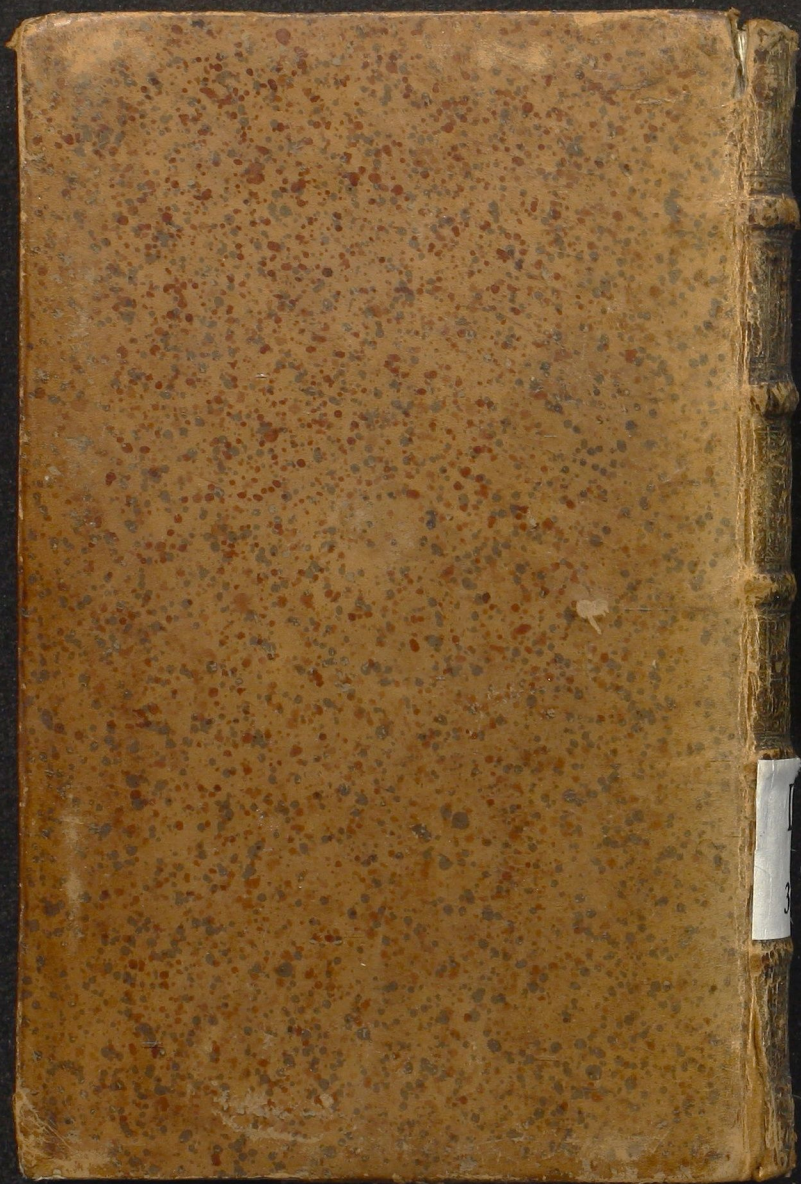
g (1/2)

X2P29 239

DE 385A

(1/2)







FABLES CHOISIES.

MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE,

*Et par luy revüeës, corrigées &
augmentées de nouveau.*

SECONDE PARTIE.



Suivant la Copie imprimé à Paris, & se vendent
A ANVERS,
Chez la Veuve de BARTHELEMY FOP-
PENS, au Marché aux Oeufs,
aux trois Moines.

M. DC. LXXXIX.